



ΤΑ
Εργα
δια τη
σας α



ΘΕΟΔ. Γ. ΚΥΠΡΙΟΥ
ΚΑΘΗΓΗΤΟΥ ΤΗΣ ΓΑΛΛΙΚΗΣ

46090

10.00

05

B. 4

Handwritten signature

ΓΑΛΛΙΚΗ ΜΕΘΟΔΟΣ

ΤΗΣ ΕΚΤΗΣ ΤΑΞΕΩΣ

Εγκριμένη υπό του Υπουργείου τής Παιδείας
δια τήν Έκτην τάξιν τών εξαταξίων Γυμνασίων και
από τας αντιστοιχους τάξεις τών λοιπών σχολείων τής
Μέσης Έκπαιδύσεως

ΕΚΔΟΣΙΣ ΠΕΜΠΤΗ



ΕΝ ΑΘΗΝΑΙΣ
ΒΙΒΛΙΟΠΩΛΕΙΟΝ ΤΗΣ "ΕΣΤΙΑΣ",
Γ. Δ. ΚΟΛΛΑΡΟΥ ΚΑΙ ΣΙΑΣ Α. Ε.

42-ΟΔΟΣ ΣΤΑΔΙΟΥ-42

193

Πᾶν γνήσιον ἀντίτυπον φέρει τὴν ὑπογραφήν
τοῦ συγγραφέως καὶ τὴν σφραγίδα τοῦ Βιβλιοπω-
λείου τῆς «Ἑστίας».

Ἰ. Κίρριος



LECTURE

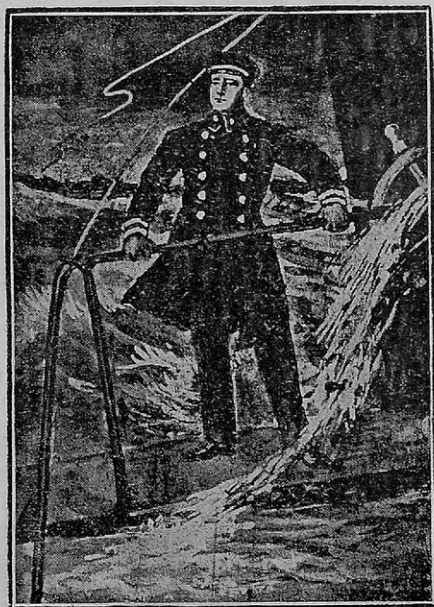
- 1. Le naufrage du "Normandy".

Dans la nuit du 17 mars 1870, le capitaine Harvey faisait son trajet habituel de Southampton à Guernesey. Une brume couvrait la mer. Le capitaine était debout sur la passerelle du steamer, et manœuvrait avec précaution, à cause de la nuit et du brouillard. Les passagers dormaient.

Tout à coup, dans la brume, une noirceur surgit, fantôme et montagne, un promontoire d'ombre courant dans l'écume et trouant les ténèbres. C'était la Mary, grand steamer à hélice, venant d'Odessa, avec un chargement de 500 tonnes de blé: vitesse énorme, poids immense. La Mary courait droit sur le Normandy.

Nul moyen d'éviter l'abordage, tant ces spectres de navires dans le brouillard se dressent vite. Avant qu'on ait achevé de les voir, on est mort.

La Mary, lancée à toute vapeur, prit le Nor-



Le capitaine Harvey.
debout sur la passerelle.

mandy par le travers, et l'éventra. Du choc, elle-même, avariée, s'arrêta.

Il y avait sur le Normandy vingt-huit hommes d'équipage, une femme de service, et trente et un passagers, dont douze femmes.

La secousse fut effroyable. En un instant, tous furent sur le pont, hommes, femmes, enfants, deminus, courant, criant, pleurant. L'eau entrain, furieuse. La fournaise de la machine, atteinte par le flot, râlait.

Le capitaine Harvey, debout sur la passerelle de commandement, cria: "Silence tous, et attention! Les canots à la mer. Les femmes d'abord, les passagers ensuite. L'équipage après. Il y a soixante personnes à sauver."

On était soixante et un. Mais il s'oubliait.

On détacha les embarcations. Tous s'y précipitaient. Cette hâte pouvait faire chavirer les canots. Ockleford, le lieutenant, et les trois contremaitres continrent cette foule éperdue d'horreur. Dormir, et tout à coup, et tout de suite, mourir, c'est affreux.

Cependant, au-dessus des cris et des bruits, on entendait la voix grave du capitaine, et ce bref dialogue s'échangeait dans les ténèbres: "Mécanicien Locks?— Capitaine?— Comment est le fourneau?— Noyé.— Le feu?— Éteint.— La machine?— Morte."

Le capitaine cria: "Lieutenant Ockleford?" Le lieutenant répondit: "Présent., Le capitaine reprit: "Combien avons-nous de minutes?—Vingt.— Cela suffit, dit le capitaine. Que chacun s'embarque à son tour.,,

"Lieutenant Ockleford, avez-vous vos pistolets?— Oui, capitaine.— Brûlez la cervelle à tout homme qui voudrait passer avant une femme."

Tous se turent. Personne ne résista, cette foule sentant au-dessus d'elle cette grande âme.

La Mary, de son côté¹, avait mis ses embarcations à la mer, et venait au secours de ce naufrage qu'elle avait fait.

Le sauvetage s'opéra avec ordre et presque sans lutte. Il y avait, comme toujours, de tristes égoïsmes, il y eut aussi de pathétiques dévouements.

Harvey, impassible à son poste de capitaine, commandait, dominait, dirigeait, s'occupait de tout et de tous, gouvernait avec calme cette angoisse, et semblait donner des ordres à la catastrophe. On eût² dit que le naufrage lui obéissait.

'A un certain moment il cria: "Sauvez Clément!, Clément, c'était le mousse, un enfant.

Le navire décroissait lentement dans l'eau profonde.

On hâtait le plus possible le va-et-vient des embarcations entre le Normandy et la Mary.

"Faites vite!,, criait le capitaine.

'A la vingtième minute, le steamer sombra.

L'avant plongea d'abord, puis l'arrière.

Le capitaine Harvey, debout sur la passerelle, ne fit pas un geste, ne dit pas un mot, et entra immobile dans l'abîme. On vit, à travers la brume sinistre, cette statue noire s'enfoncer dans la mer.

Ainsi finit le capitaine Harvey.

Pas un marin de la Manche ne l'égalait. Après s'être imposé toute sa vie le devoir d'être un homme, il usa en mourant du droit d'être un héros.

VICTOR HUGO
(Pendant l'Exil.)

Sujet de devoir.

Racontez la catastrophe du Normandy et dites ce que vous pensez du capitaine Harvey.

CONVERSATION

Comment s'appelait le capitaine du Normandy ?

Quel trajet faisait-il dans la nuit du 17 mars ?

Où est situé Southampton ? (Ré p... sur la Manche).

Où se trouve Guernesey ? (Ré p... tout près de la côte de France).

À quel État cette île appartient-elle ? (Ré p... à l'Angleterre).

Comment était la mer dans la nuit du 17 mars ?

Pourquoi le capitaine manœuvrait-il avec précaution ?

Quel navire surgit tout à coup dans le brouillard ?

D'où venait la Mary ?

Que transportait-elle ?

Comment se produisit le choc des deux navires ?

Quel fut l'effet du choc ?

Combien d'hommes d'équipage y avait-il sur le Normandy ? Combien de passagers ?

Qu'ordonna le capitaine Harvey ?

Que fit la foule des passagers ?

Quels ordres Harvey donna-t-il à son lieutenant ?

Que fit la Mary de son côté ?

Comment s'effectua le sauvetage ?

Comment Harvey le dirigeait-il ?

Pourquoi s'inquiéta-t-il spécialement du mousse ?

Comment sombra le navire ?

Comment périt Harvey ?

De quelles qualités fit-il preuve ?

Quelle est celle qui vous frappe le plus, et qui est peinte avec le plus de force ?

Mots et expressions. Locutions. Gallicismes. Synonymes.

Trajet: voyage par mer, traversée, f.

Brume: brouillard épais.

Steamer (prononcez: stimeur): bateau à vapeur.

Tout à coup: soudainement. Ex.: Cette maison est tombée tout à coup.

Une noireur: une chose noire.

Surgir: sortir, se montrer en s'élevant.

Fantôme: syn. spectre, m.

Les ténèbres: syn. obscurité, f. nuit, f.

Vitesse: syn. rapidité, f.

Droit: adv. directement.

Ex.: Marcher **droit**, tout **droit**, **droit** devant soi. Aller **droit** au but.

Nul moyen, elliptiquement: il n'y avait nul moyen.

L'abordage: le choc.

Navire: syn. vaisseau, m.

Achever: syn. finir, terminer.

Se lancer, aller à toute vapeur: aller aussi vite que le permet la machine à vapeur.

Par le travers: par le côté.

Effroyable: syn. affreux, horrible, épouvantable.

Instant: syn. moment, m.

La fournaise râlait: faisait entendre un bruit anormal qui indiquait qu'elle allait s'éteindre.

Canot: syn. embarcation, f.

Hâte: syn. précipitation, f.

Chavirer: se renverser sens dessus-dessous (gallicisme).

Éperdue: qui a perdu son sang-froid devant l'horrible danger.

Brûler la cervelle à quelqu'un: lui casser la tête d'un coup de pistolet.

Secours: syn. aide, f. assistance, f.

De pathétiques dévouements: des dévouements touchants.

S'occuper à: s'appliquer à, travailler à (ἀσχολοῦμαι εἰς τι ἔργον, ἐργάζομαι): il s'occupe à son jardin. **S'occuper de:** penser à (προσέχω εἰς τι, μεριμνῶ περί τι, ἔχω τι ὡς κύριον μέλημα): il s'occupe beaucoup de ses affaires.

Décroître: diminuer.

Sombrer: s'engloutir.

L'avant d'un vaisseau: la proue.

L'arrière d'un vaisseau: la poupe.

Égaler quelqu'un: se rendre égal à quelqu'un en vertu, en courage, etc.

COMPOSITION FRANÇAISE

Conseils généraux pour la rédaction.

Quand vous avez à faire une rédaction, suivez les conseils suivants :

1^o Cherchez vos idées et disposez-les avec ordre. Pour cela, faites un plan, c'est-à-dire réfléchissez à ce que vous voulez dire; faites comme un sommaire de vos idées et développez-les ensuite.

2^o Dites tout ce qu'il faut et seulement ce qu'il faut.

3^o Choisissez les détails qui feront mieux voir les personnes et les objets, ou mieux comprendre les pensées et les sentiments de l'âme.

4^o Écrivez correctement, c'est-à-dire sans manquer aux règles de la grammaire, et élégamment. Évitez tout ce qui sonne mal à l'oreille. Ne faites pas de phrases trop longues; coupez-les en deux ou trois parties indépendantes.

DEVOIRS DE COMPOSITION FRANÇAISE

SUJETS À DÉVELOPPER

Utilité des forêts.

Plan : Dites de quels arbres se compose la forêt. La forêt au printemps; en été; en hiver. Dites pourquoi la forêt est utile. Ce que nous fournissent les forêts. Quelques inconvénients du déboisement. Le reboisement.

Retour à la nature.

Plan : Séjour des grandes villes; désavantages pour la santé et le caractère; vie fatigante; trop de luxe. Bienfaits de la vie simple, naturelle: nourriture simple, sommeil

avant minuit, repos après le travail, courses dans les environs, dans les montagnes. Éducation de la volonté, génération forte.

Mourir au champ d'honneur.

Se dit du soldat qui tombe sur le champ de bataille pour défendre sa patrie. Autres victimes du devoir : les médecins, victimes de leur dévouement; les sauveteurs, dans un incendie ou dans un naufrage; les représentants de l'autorité—gendarmes, sergents de ville, etc.,—en protégeant la sécurité des citoyens contre les malfaiteurs; les pères et mères, dans les sacrifices faits pour assurer l'avenir de leurs enfants. Tous sont dignes d'admiration.

CONSTRUCTION DE LA PHRASE FRANÇAISE

En grec, l'ordre des mots offre une grande liberté et de nombreuses combinaisons, mais en français la construction logique de la phrase est en général la suivante :

1^o En premier lieu vient le sujet avec ses compléments s'il y a lieu;

2^o Après le sujet vient le verbe ;

3^o Le verbe est suivi d'un attribut ou de ses compléments, d'abord, en général, du complément direct, puis des compléments indirects et circonstanciels :

Dieu | est | grand. }

Le cheval | de mon oncle | est | malade.

J'ai donné | une image | à l'enfant.

Les élèves | demandent | des explications | à leur maître.

J'ai écrit | une lettre | à mon père | pour le jour de l'an.

POUR PARLER ET POUR ÉCRIRE CORRECTEMENT

EMPLOI DE L'ARTICLE DÉFINI

En français ne prennent pas l'article :

Les noms propres de personnes ou de villes.	Jean, Pierre, Durand. Athènes, Paris, Marseille.
Quelques exceptions.	Le Pirée, le Havre, le Caire.
Noms propres précédés d'un adjectif.	Le brave Jean. L'aimable Juliette. Le grand Paris. L'antique Rome.
Les noms des mois.	Avril, juin, septembre et novembre ont trente jours.
Les noms des jours de la semaine.	Je serai absent lundi et mardi [de cette semaine]. Je viendrai jeudi prochain.
Exception : retour périodique.	Le bateau part le lundi et revient le jeudi.

Répétition de l'article défini.

L'article se répète devant chaque nom.	Le père et la mère. Les officiers et les soldats. Les maîtres et les élèves.
Locutions indivisibles; personnes ou choses analogues: on ne répète pas l'article.	Les arts et métiers. Les ponts et chaussées. Les Postes et Télégraphes. Les frères et sœurs.



LECTURE

2. Un rêve de bonheur.

Si j'étais riche, je n'irais pas me bâtir une ville à la campagne¹, et mettre au fond d'une province les Tuileries devant mon appartement.

Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verts; et, quoique une couverture de chaume soit, en toute saison, la meilleure, je lui préférerais² magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gai que le chaume, qu'on ne couvre³ pas autrement les maisons dans mon pays, et que⁴ cela me rappellerait un peu l'heureux temps de ma jeunesse.

J'aurais pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurais un potager pour jardin, et pour parc un joli verger. Les fruits⁵, à la discrétion des promeneurs, ne seraient ni comptés ni cueillis par mon jardinier; et mon avare magnificence n'étalerait point aux yeux des espaliers superbes auxquels à peine on osât toucher.

Or, cette petite prodigalité serait peu coûteuse, parce que j'aurais choisi mon asile dans quelque province éloignée, où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règnent l'abondance et la pauvreté.

Là, tous les airs de la ville seraient oubliés; et, devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusements divers qui ne nous donneraient, chaque soir, que l'embarras du choix pour le lendemain.

L'exercice et la vie active nous feraient un nouvel estomac et de nouveaux goûts. Tous nos repas seraient des festins, où l'abondance plairait plus que

la délicatesse. La gaieté, les travaux rustiques, les folâtres jeux, sont les premiers cuisiniers du monde, et les ragoûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du soleil.

Le service n'aurait pas plus d'ordre que d'élégance; la salle à manger serait partout, dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre; quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante et fraîche, sous des touffes d'aunes et de coudriers; une longue procession de gais convives porterait en chantant l'apprêt du festin; on aurait le gazon pour table et pour chaises; les bords de la fontaine serviraient de buffet, et le dessert pendrait aux arbres.

Les mets seraient servis sans ordre, l'appétit dispenserait des façons. Le temps passerait sans le compter; le repas serait le repos et durerait autant que l'ardeur du jour.

S'il passait près de nous quelque paysan retournant du travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirais le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin qui lui feraient porter plus gaïement sa misère.

J.-J. ROUSSEAU
(Émile.)

Proverbes.

Contentement passe richesse.

L'appétit est le meilleur cuisinier.

On n'est jamais mieux servi que par soi-même.

Sujet de devoir.

Si vous aviez à faire bâtir une maison de campagne, comment la voudriez-vous? (Emplacement.—Construction.—Intérieur.—Extérieur.—Annexes).

CONVERSATION

Que savez-vous des Tuileries? (Rép... ancienne résidence des souverains de France à Paris. Incendïées en 1871).

Où naquit Jean-Jacques Rousseau? (Rép... à Genève).

Où irait-il se bâtir une maison rustique s'il était riche?

Quelle couverture préférerait-il?

Que ferait-il pour avoir du laitage et des fruits?

Pourquoi choisirait-il une province éloignée?

Quelle société rassemblerait-il dans sa maison de campagne?

A quels amusements se livreraient-ils?

Qu'est-ce qui leur donnerait de nouveaux goûts?

Quels sont, d'après lui, les premiers cuisiniers du monde?

Où prendraient-ils leurs repas?

Par qui et comment seraient servis les mets?

Quelle bonne pensée Rousseau a-t-il à la fin?

Que prouve cette pensée de l'auteur?

Mots et expressions. Locutions. Gallicismes. Synonymes.

Bâtir: syn. construire.

Le penchant: la pente.

Couverture: syn. toiture, f.

Préférer à: préférer l'utile à l'agréable. Je préfère cette manière de voyager à toute autre.

Avoir l'air (φαίνομαι), locution: Cette personne a l'air gai. Elle a l'air bon, et elle est méchante.

A la discrétion des promeneurs: à la libre disposition des promeneurs; les promeneurs pourraient en prendre tant qu'ils voudraient.

Espaliers: rangées d'arbres fruitiers.

Asile: syn. refuge, m.

Airs: syn. manières, f. façons, f.

Villageois: syn. paysan, m.

Nous ferai-ent un nouvel estomac: nous fortifieraient et nous donneraient de nouveaux goûts.

En haleine: en exercice, en mouvement.

Coudriers: noisetiers.

Procession: longue suite de personnes.

Gai: syn. jovial, enjoué.

Sans le compter: sans que nous le comptassions.

Propos: discours de conversation.

Coup: quantité de vin, etc. que l'on boit en une fois.

COMPOSITION FRANÇAISE

NARRATIONS

La narration est l'exposé d'un fait, réel ou imaginaire, depuis l'instant où il commence jusqu'à celui où il s'achève.

Une narration doit être claire, simple, courte, vive et intéressante.

Règle pour les narrations.

Dans un récit, tous les verbes d'une même phrase et qui ont la même importance doivent être au même temps : si le premier verbe est au présent, les autres verbes doivent être au présent; si le premier verbe est au passé, les autres verbes doivent être au passé :

On va à sa chambre, on enfonce la porte, on le trouve mort.

Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.

DEVOIRS DE COMPOSITION FRANÇAISE

SUJETS À DÉVELOPPER

Damon et Pythias.

Damon et Pythias étaient des philosophes qui vivaient 400 ans avant J. Christ, sous Denys le jeune, tyran de Syracuse. Denys, sur une simple dénonciation, avait condamné Pythias à la mort. Celui-ci demanda qu'il lui fût permis d'aller régler des affaires importantes dans une ville voisine. Damon garantit cette promesse au péril de sa propre vie. Le jour destiné à la mort de Pythias arrive; le peuple s'assemble. Damon marche tranquillement à la mort, lorsque mille cris annoncèrent l'arrivée de Pythias. Embrassements et pleurs des deux amis. Denys leur demande instamment de partager une si belle amitié.

Racontez un accident dont vous avez été témoin.

Comme vous vous disposiez à prendre le train de... en gare de..., un employé, voulant traverser la voie au moment où un train en manœuvre arrivait en assez grande vitesse, n'eut pas le temps de se garer. Il fut tamponné par la machine et projeté à plus de dix mètres. Sa mort. Émotion des spectateurs.

Faites le récit d'un acte de dévouement dont vous avez été témoin.

Hier soir, comme vous vous promeniez sur les quais de la rivière, vous entendez tout à coup un cri perçant et vous voyez tomber à la rivière une petite fille. Vous voyez soudain un batelier se jeter à l'eau, plonger et disparaître. Au bout d'un moment, il a reparu tenant par les cheveux la petite fille inanimée. Les soins prodigués à la petite noyée la ramenèrent à la vie et on la transporta dans sa demeure. On chercha vainement le batelier: le courageux sauveteur avait disparu. Dites ce que vous admirez surtout dans cet acte de dévouement.

Une journée à la campagne.

Racontez une excursion que vous avez faite à pied avec un ou deux camarades. Rappelez les lieux et les choses, les personnes et leurs actes, leurs paroles, etc. Rappelez aussi ce que vous avez éprouvé (plaisir, fatigue, etc.). Concluez en résumé brièvement vos impressions.

POUR PARLER ET POUR ÉCRIRE CORRECTEMENT

L' ADJECTIF

Place des adjectifs.

En français, l'adjectif se place en général après le nom, quelquefois avant.

C'est le goût et surtout l'oreille qui déterminent la place que doit occuper l'adjectif.

Adjectif avant le nom.

Le nom se compose
d'un plus grand nombre de
syllabes.

Une haute montagne.
Un beau paysage.

Adjectif après le nom.

L'adjectif se compose d'un
plus grand nombre de syl-
labes.

Un malade imaginaire.
Un journal hebdomadaire.
Un homme courageux.

Adjectifs désignant la cou-
leur, la forme, le goût.

Un habit noir.
Une robe blanche.
Une table ronde.
Un fruit amer.

La nationalité.

Un livre français.
La langue grecque.

Adjectifs terminés par
able, al, el, ile, ique.

Une somme considérable.
Le conseil municipal.
Un accident mortel.
Un thème facile.
Un jardin public.
Un homme énergique.

Participes employés comme
adjectifs.

Un homme instruit.
Un livre illustré.
Une histoire amusante.

Adjectifs qui changent de sens, selon la place qu'ils occupent.

Un **bon** homme άπλοϋς, άφελής άνθρωπος.

Un **brave** homme χρηστός, τίμιος άνθρωπος.

Un **cher** livre προσφιλές βιβλίον.

La **dernière** année τὸ τελευταίον έτος.

Une **fausse** clef άντικλειδί.

Un **galant** homme χρηστός, εύγενής άνθρωπος.

Un **grand** homme μέγας, διάσημος άνθρωπος.

Un **honnête** homme τίμιος άνθρωπος.

Une **méchante** épigramme άθλιον έπίγραμμα.

Un **pauvre** homme δυστυχής άνθρωπος.

Un **petit** homme κοντός άνθρωπος.

Un **plaisant** personnage γελοίος άνθρωπος.

Une **sage**-femme μαία.

Un homme **bon** καλός άνθρωπος.

Un homme **brave** άνδρείος άνθρωπος.

Un livre **cher** άκριβόν βιβλίον.

L'année **dernière** τὸ παρελθόν έτος, πέρυσι.

Une clef **fausse** άταίριαστο κλειδί.

Un homme **galant** άνήρ γυναικάρεσκος.

Un homme **grand** ύψηλός άνθρωπος.

Un homme **honnête** εύγενής άνθρωπος.

Une épigramme **méchante** δηκτικόν έπίγραμμα.

Un homme **pauvre** πτωχός άνθρωπος.

Un homme **petit** μικροπρεπής άνθρωπος.

Un personnage **plaisant** άστείος άνθρωπος.

Une femme **sage** γυνή σώφρων, φρόνιμος.

Compléments des adjectifs.

Les adjectifs sont unis à leur complément par les prépositions **en, de, à, envers, pour.**

Riche **en** vertus.

Avide **de** richesses.

Utile **à** la santé.

Charitable **envers** les pauvres.

Bon **pour** ses domestiques.

Complément commun à plusieurs adjectifs.

Deux ou plusieurs adjectifs ne peuvent avoir le même complément que s'ils veulent tous après eux la même préposition :

On dit utile à, cher à

Cet enfant est utile et cher
à sa famille,

On dit utile à, chéri de

Ne dites pas :
Cet enfant est utile et chéri
de sa famille.

Mais dites :
Cet enfant est utile à sa
famille et en est **chéri**.



LECTURE

3. Passage du Saint-Bernard par l'armée française.

Le général Bonaparte, alors premier consul, allait, dans l'immortelle campagne de 1800, chasser de l'Italie les Autrichiens, maîtres de tout le bassin du Pô].

I. Départ de l'avant-garde.

On se mit en route entre minuit et deux heures du matin, pour devancer l'instant où la chaleur du soleil, faisant fondre les neiges, précipitait des montagnes de glace sur la tête des voyageurs téméraires qui s'engageaient dans ces gorges affreuses. Il fallait huit heures pour parvenir au sommet du col, à l'hospice même du Saint-Bernard, et deux heures seulement pour redescendre à Saint-Remy¹. On avait donc le temps de passer avant le moment du plus grand danger.

Les soldats surmontèrent avec ardeur les difficultés de cette route. Ils étaient fort chargés, car on les avait obligés à prendre du biscuit pour plusieurs jours, et avec du biscuit une grande quantité de cartouches. Ils gravissaient ces sentiers escarpés, chantant au milieu des précipices, rêvant la conquête de cette Italie, où ils avaient goûté tant de fois les jouissances de la victoire, et ayant le noble pressentiment de la gloire immortelle qu'ils allaient acquérir.

Pour les fantassins, la peine était moins grande que pour les cavaliers. Ceux-ci faisaient la route à pied, conduisant leur monture par la bride; c'était sans danger à la montée, mais à la descente, le sentier fort étroit les obligeant à marcher devant le cheval, ils étaient exposés, si l'animal faisait un faux pas², à être entraînés avec lui dans les précipices. Il arriva en effet quelques accidents

de ce genre, mais en petit nombre, et il périt quelques chevaux, mais presque point de cavaliers.

Vers le matin, on parvint à l'hospice, et là, une surprise, ménagée par le premier consul, ranima les forces et la bonne humeur de ces braves troupes. Les religieux, pourvus d'avance des provisions nécessaires, avaient préparé des tables, et servirent à chaque soldat une ration de pain, de vin et de fromage. Après un moment de repos on se remit en route et on descendit à Saint-Remy sans événement fâcheux.

II. Passage du matériel et de l'artillerie.

Chaque jour il devait passer l'une des divisions de l'armée. L'opération devait donc durer plusieurs jours surtout à cause du matériel qu'il fallait faire passer avec les divisions. On se mit à l'œuvre pendant que les troupes se succédaient. On fit d'abord voyager³ les vivres et les munitions. Pour cette partie⁴ du matériel, qu'on pouvait diviser, placer sur le dos des mulets, dans de petites caisses, la difficulté ne fut pas aussi grande que pour le reste.

On s'occupa enfin de l'artillerie. Les affûts et les caissons avaient été démontés et placés sur des mulets. Restaient les pièces de canon elles-mêmes.

On imagina de partager par le milieu des troncs de sapin, de les creuser, d'envelopper, avec deux de ces demi-troncs, une pièce d'artillerie et de la traîner, ainsi enveloppée, le long des ravins. Grâce à ces précautions, aucun choc ne pouvait l'endommager. Des mulets furent attelés à ce singulier fardeau, et servirent à élever quelques pièces jusqu'au sommet du col. Mais la descente était plus difficile : on ne pouvait l'opérer qu'à force de bras, et on courait des dangers infinis, parce qu'il fallait retenir la pièce et l'empêcher, en la retenant, de rouler dans les précipices.

Malheureusement, les mulets commençaient à manquer ; les muletiers surtout, dont il fallait un grand nombre,

étaient épuisés. On songea dès lors à recourir à d'autres moyens. On offrit aux paysans des environs jusqu'à mille francs par pièce de canon qu'ils consentiraient à traîner de Saint-Pierre à Saint-Remy. Il fallait cent hommes pour en traîner une seule, un jour pour la monter, un jour pour la descendre.

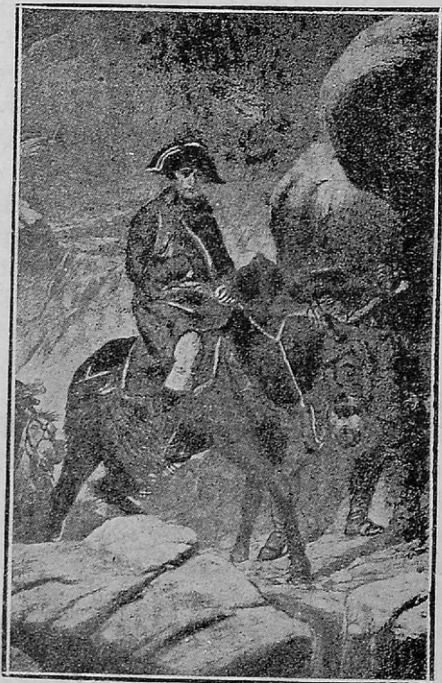
Quelques centaines de paysans se présentèrent et transportèrent en effet quelques pièces de canon, conduits par les artilleurs qui les dirigeaient. Mais l'appât même du gain ne put pas les décider à renouveler cet effort. Ils disparurent tous, et malgré les officiers envoyés à leur recherche et prodiguant l'argent pour les ramener, il fallut y renoncer et demander aux soldats des divisions de traîner eux-mêmes leur artillerie.

On pouvait tout obtenir de ces soldats dévoués. Pour les encourager, on leur promit l'argent que les paysans épuisés ne voulaient plus gagner, mais ils le refusèrent, disant que c'était un devoir d'honneur pour une troupe de sauver ses canons, et ils se saisirent des pièces abandonnées. Des troupes de cent hommes, sorties successivement des rangs, les traînaient chacune à son tour. La musique jouait des airs animés dans les passages difficiles, et les encourageait à surmonter ces obstacles d'une nature si nouvelle. Arrivé au faite des monts, on trouvait les rafraîchissements préparés par les religieux du Saint-Bernard; on prenait quelque repos pour recommencer à la descente de plus grands et de plus périlleux efforts. On vit ainsi les divisions Chambarlhac et Monnier traîner elles-mêmes leur artillerie; et, l'heure avancée ne permettant pas de descendre dans la même journée, elles aimèrent mieux bivouaquer dans la neige que de se séparer de leurs canons. Heureusement, le ciel était serein, et on n'eut pas à braver, outre les difficultés des lieux, les rigueurs du temps.

III. Bonaparte au Saint-Bernard.

Bonaparte était encore à Martigny, ne voulant pas traverser le Saint-Bernard qu'il n'eût assisté de ses propres

yeux à l'expédition des dernières parties du matériel. Il se mit enfin en marche pour traverser le col le 20^e, avant le jour. L'aide de camp Duroc et son secrétaire de Bourrienne l'accompagnaient. Les arts⁷ l'ont dépeint franchissant les neiges des Alpes sur un cheval fougueux; voici la simple vérité. Il gravit le Saint-Bernard, monté sur un mulet, revêtu de cette enve-



Napoléon au Saint Bernard.

veloppe grise qu'il a toujours portée, conduit par un guide du pays, montrant dans les passages difficiles la distraction d'un esprit occupé ailleurs, entretenant les officiers répandus sur la route, et puis, par intervalles, interrogeant le conducteur qui l'accompagnait, se faisait conter⁸ sa vie, ses plaisirs, ses peines, comme un voyageur oisif qui n'avait pas mieux à faire. Le conducteur, qui était tout jeune, lui exposa naïvement les particularités de son obscure existence, et surtout le chagrin qu'il éprouvait de ne pouvoir, faute d'un peu d'aisance, épouser l'une des filles de cette vallée. Le premier consul, tantôt l'écoutant, tantôt questionnant les passants dont la montagne était remplie, parvint à l'hospice où les bons religieux le re-

veloppe grise qu'il a toujours portée, conduit par un guide du pays, montrant dans les passages difficiles la distraction d'un esprit occupé ailleurs, entretenant les officiers répandus sur la route, et puis, par intervalles, interrogeant le conducteur qui l'accompagnait, se faisait conter⁸ sa vie, ses plaisirs, ses peines, comme un voyageur oisif qui n'avait pas mieux à faire. Le conducteur, qui était tout jeune, lui exposa naïvement les particularités de son

çurent avec empressement. 'A peine descendu de sa monture, il écrivit un billet qu'il confia à son guide, en lui recommandant de le remettre exactement à l'administrateur de l'armée, resté de l'autre côté du Saint-Bernard. Le soir, le jeune homme, retourné à Saint-Pierre, apprit avec surprise quel puissant voyageur il avait conduit le matin, et sut que le général Bonaparte lui faisait donner⁹ un champ, une maison, les moyens de se marier enfin et de réaliser tous les rêves de sa modeste ambition.

Ce montagnard vient de mourir de nos jours, dans son pays, propriétaire du champ que le dominateur du monde lui avait donné. Cet acte singulier de bienfaisance, dans un moment de si grande préoccupation, est digne d'attention. Si ce n'est là qu'un pur caprice du conquérant, jetant au hasard le bien ou le mal, tour à tour renversant des empires ou édifiant une chaumière; de tels caprices sont bons à citer, ne serait-ce que¹⁰ pour tenter les maîtres de la terre; mais un pareil acte révèle autre chose. L'âme humaine, dans ces moments où elle éprouve des desirs ardents, est portée à la bonté, elle fait le bien comme une manière de mériter¹¹ celui qu'elle sollicite de la Providence.

THIERS

(Le Consulat et l'Empire.)

CONVERSATION

I. Que savez-vous sur le mont Saint-Bernard? (Rép... une des plus hautes montagnes des Alpes, qui séparent la Suisse de l'Italie).

Quand l'armée française franchit-elle le mont Saint-Bernard?

Par qui était-elle commandée?

'A quelle heure se mit-on en route?... Pourquoi?

Comment surmonta-t-on les difficultés de la route?

Arriva-t-il des accidents?

Quelle surprise avait-on ménagée aux troupes, à l'hospice?

II. Pourquoi le passage des divisions dura-t-il plusieurs jours ?

Que fit-on d'abord voyager ?

Comment s'y prit-on pour transporter le matériel ?

Quel moyen imagina-t-on pour les pièces de canon elles-mêmes ?

Qu'offrit-on aux paysans ?

Que firent les paysans ?

Que demanda-t-on aux soldats ?

Les soldats acceptèrent-ils l'argent qu'on leur **promit** ?... Pourquoi ?

Racontez comment ils surmontèrent les obstacles.

III. Quand Bonaparte se mit-il en marche ?

Comment gravit-il le Saint-Bernard ?

Que lui raconta son guide, en route ?

Que fit Bonaparte pour lui ?

Que prouve cet acte de bienfaisance ?

Mots et expressions. Locutions.

Galicismes. Synonymes.

Se mettre en route (ἐκκινῶ), gallicisme: Nous nous mettrons en route à quatre heures.

Téméraire: syn. hardi.

S'engageaient: entraient.

Danger: syn. péril, m. risque, m.

Gravir: syn. grimper.

Se remettre en route (ἐκκινῶ πάλιν), gallicisme: Il se remit en route de grand matin.

Se mettre à l'œuvre (ἄρχομαι τοῦ ἔργου), gallicisme: Mettez-vous à l'œuvre! Je me mettrai à l'œuvre demain.

Se succédaient: succédaient l'une à l'autre, venaient l'une après l'autre.

Pièce (d'artillerie): syn. canon, m.

Le long de (κατὰ μῆκος τοῦ...), locution: Le long de la rivière. Tout le long de la route.

'A force de, par beaucoup de, locution: 'A force de prières. 'A force de courage, il y parvint (τὸ κατώρθωσε). 'A force de bras (μέτὰ χέρια).

Dès lors: par conséquent.

Prodiguer l'argent: don-

ner avec profusion l'argent.

Faîte: syn. sommet, m. cime, f.

Périlleux: syn. dangereux.

Aimer mieux: préférer: **Il aime mieux** perdre la vie que de mentir.

Bivouaquer: camper en plein air.

La rigueur du temps: la durété, l'âpreté du temps.

Fougueux: impétueux.

L'enveloppe grise: la redingote grise.

Entretenant les officiers: conversant avec les officiers.

Par intervalles: de temps à autre.

Conducteur: syn. guide, m.

Obscure, sens figuré: peu connue, cachée.

Existence: vie, f.

Chagrin: syn. affliction, f. peine, f.

Faute de (ἐλλείπει), locution: **Faute d'argent.** Il est mort **faute de secours.**

Vient de mourir (ἀπέθανε ἐσχάτως). **Venir de** (avec un infinitif), gallicisme, signifie: avoir accompli depuis très peu d'instant l'action marquée par le verbe: Mon père **vient de partir** (ἀνεχώρησε πρὸ ὀλίγου). **Il venait de sortir** (μόλις εἶχεν ἐξέλθει).

De nos jours: dans le temps où nous vivons.

Acte: syn. action, f.

Au hasard: à l'aventure.

Tour à tour: alternativement.

Edifier: syn. construire.

Chaumière: syn. cabane, f.

COMPOSITION FRANÇAISE

DESCRIPTIONS

La description est une peinture vive et exacte des objets.

Pour bien décrire un objet, il faut d'abord avoir bien observé, c'est-à-dire avoir examiné attentivement l'objet dans son ensemble et ses détails et sous ses divers aspects.

Une description doit être réelle, vivante, vraie. Il faut, autant que possible, la faire d'après nature.

DEVOIRS DE COMPOSITION FRANÇAISE

SUJETS 'A DÉVELOPPER

Décrivez votre école.

Plan : Aspect d'ensemble. Sa situation topographique (dans la ville, à l'extrémité). Ses divisions: cours, jardins, classes, salles de dessin, etc.

Décrivez votre classe.

Plan : Aspect, forme, dimensions de notre salle de classe. Éclairage et ventilation. Les tables. Combien y a-t-il d'élèves dans toute la classe? Le bureau et le tableau noir. Objets qui recouvrent les murs. Notre classe me plaît beaucoup.

Description de la rue qui passe devant l'école.

Plan : Nom de la rue. Dimensions. D'où elle vient et où elle aboutit. La chaussée, pavée ou macadamisée, les trottoirs. Arbres, kiosques. Magasins. Maisons qui bordent la rue. Gens qui la fréquentent. En terminant, dites si elle est propre ou sale, bruyante ou tranquille.

Description de la ville que vous habitez.

Plan : Situation, aspect de la ville et de ses environs. Maisons. Édifices publics. Population. Industrie, commerce.

En terminant, dites si elle est propre, bien tenue ou non; si l'on est content ou mécontent de l'habiter.

Décrivez une gare que vous connaissez.

Plan : Sa situation, l'ensemble. La salle de distribution des billets et des bagages. La salle d'attente. Les voyageurs: leur costume, leur physionomie, leurs gestes, leurs paquets, etc. Le quai. L'arrivée du train: les voyageurs qui descendent, ceux qui les attendent; les voyageurs qui montent.

La fête nationale du 25 mars.

Plan : Signification de la fête du 25 mars. Apprêts: les jours qui précèdent; le même jour; pavoisements. Animation des rues. Les revues militaires. Les jeux organisés. Les illuminations. Devoirs de tout bon citoyen ce jour-là.

POUR PARLER

ET POUR ÉCRIRE CORRECTEMENT

PRONOMS PERSONNELS

Quand le sujet est exprimé dans la phrase, les pronoms **il, elle, ils, elles** ne se mettent pas.

Ne dites pas:

Paul **il** est venu.

Mes frères **ils** sont partis.

Mais dites:

Paul est venu.

Mes frères sont partis.

Pronoms personnels répétés.

Les pronoms **il, elle, on,** répétés, doivent se rapporter à la même personne.

Il revient au pays qu'il avait quitté.

On est heureux quand **on** est content.

Ne dites pas:

On n'aime pas qu'**on** nous critique.

Mais dites:

On n'aime pas à être critiqué, ou **Nous** n'aimons pas qu'**on** nous critique.

PRONOMS RELATIFS

Place du pronom relatif.

Le pronom relatif doit être aussi près que possible de son antécédent; on évite ainsi des équivoques.

Ne dites pas:

J'apporte des joujoux pour les enfants **qui** sont dans ma poche.

Nous trouvâmes une pauvre femme sur la route **qui** était morte.

Mais dites:

J'apporte pour les enfants des joujoux **qui** sont dans ma poche.

Nous trouvâmes sur la route une pauvre femme **qui** était morte.

Pour éviter des équivoques, on remplace **qui, que** par **lequel, laquelle**, etc.

Ne dites pas:

La femme du voisin à qui j'ai parlé hier.

Mais dites:

La femme du voisin auquel j'ai parlé hier, ou

La femme du voisin à laquelle j'ai parlé hier.

Répétition des pronoms *qui* et *que*.

Ne répétez pas **qui** et **que** plusieurs fois dans la même phrase.

Ne dites pas:

J'ai reçu une lettre **qui** m'a été écrite par mon frère **qui** habite un village **qui** est au pied de la montagne **que** vous apercevez là-bas.

Mais dites:

J'ai reçu une lettre de mon frère **qui** habite un village situé au pied de la montagne **que** vous apercevez là-bas.



LECTURE

4. Les voyages à pied.

Je ne conçois qu'une manière de voyager plus agréable que d'aller à cheval: c'est d'aller à pied. On part à son moment, on s'arrête à sa volonté, on fait tant et si peu d'exercice qu'on veut. On observe tout le pays, on se détourne à droite, à gauche; on examine tout ce qui nous flatte: on s'arrête à tous les points de vue. Aperçois-je une rivière, je la côtoie; un bois touffu, je vais sous son ombre; une grotte, je la visite; une carrière, j'examine les minéraux. Partout où je me plais, j'y reste. A l'instant que je m'ennuie, je m'en vais. Je ne dépends ni des chevaux ni du postillon. Je n'ai pas besoin de choisir des chemins tout faits¹, des routes commodes; je passe partout où un homme peut passer; je vois tout ce qu'un homme peut voir; et, ne dépendant que de moi-même, je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir.

Voyager à pied, c'est voyager comme Thalès, Platon et Pythagore. J'ai peine à comprendre comment un philosophe peut voyager autrement, et s'arracher à l'examen des richesses qu'il foule aux pieds² et que la terre prodigue à sa vue.

Qui est-ce qui, aimant un peu l'agriculture, ne veut pas connaître les productions particulières au climat des lieux qu'il traverse, et la manière de les cultiver? Qui est-ce qui, ayant un peu de goût pour l'histoire naturelle, peut se résoudre à passer un terrain sans l'examiner, un rocher sans l'écorner, des montagnes sans herboriser, des cailloux sans chercher des fossiles? Vos philosophes de ruelles³ étudient l'histoire naturelle dans des cabinets; ils savent des noms et n'ont aucune idée de la nature. Mais

mon cabinet est plus riche que ceux des rois; ce cabinet est la terre entière. Chaque chose y est à sa place; le naturaliste qui en prend soin a rangé le tout dans un fort bel ordre!

Combien de plaisirs différents on rassemble par cette agréable manière de voyager! sans compter la santé qui s'affermi, l'humeur qui s'égaie. J'ai toujours vu ceux qui voyageaient dans de bonnes voitures bien douces, rêveurs, tristes, grondants et souffrants; et les piétons toujours gais, légers et contents de tout. Combien le cœur rit quand on approche du gîte! combien un repas grossier paraît savoureux! avec quel plaisir on se repose à table! Quel bon sommeil on fait dans un mauvais lit! Quand on ne veut qu'arriver, on peut courir en chaise de poste, mais quand on veut voyager, il faut aller à pied.

J.-J. ROUSSEAU
(Émile.)

CONVERSATION

Quelles sont les différentes façons de voyager aujourd'hui? (Rép... à pied, à bicyclette, en automobile, en autobus, en tramway, en chemin de fer, en bateau, en aéroplane).

Quelle manière de voyager préfère J.-J. Rousseau?

Pourquoi préfère-t-il les voyages à pied?

Dans ses voyages à pied, où s'arrête-t-il?

Que fait-il quand il aperçoit une rivière? une grotte? une carrière?

Pourquoi n'a-t-il pas besoin de choisir des chemins tout faits?

En voyageant à pied, que trouve l'agriculteur? le naturaliste? le philosophe?

Quel avantage ont les voyages à pied sur la santé, sur la bonne humeur?

Pourquoi les piétons ne sont-ils jamais tristes?

Pourquoi un repas grossier leur paraît-il savoureux?
 Comment dorment-ils toujours? (Rép.. d'un bon
 sommeil).

Mots et expressions. Locutions.
Galicismes. Synonymes.

Manière: syn. façon, f.

'A son moment: au moment que l'on a choisi.

Point de vue: endroit d'où l'on a une vue intéressante.

Rivière: syn. fleuve, m.

Côtoyer une rivière: aller tout le long d'une rivière.

Bois: syn. forêt, f.

Touffu: épais.

Grotte: syn. caverne, f.

Chemin: syn. route, f.

Avoir peine, avoir de la peine (δυσκολεύομαι), locution: **J'ai peine** à le croire.
Il a de la peine à marcher.

S'arracher à l'examen: renoncer à l'examen.

Ecorner: briser les angles.

Herboriser: recueillir des plantes pour les étudier.

Avoir (ou prendre) soin de quelqu'un, de quelque chose (έπιμελοῦμαι, προσέχω, φροντίζω περί τινος), locution: **J'ai eu (ou j'ai pris) soin de ma santé.** Quand vous êtes dans le besoin, personne ne prend soin de vous.

COMPOSITION FRANÇAISE
DESCRIPTIONS
DEVOIRS DE COMPOSITION FRANÇAISE
SUJETS À DÉVELOPPER

Le printemps.

Plan: Définition du printemps. Le soleil et le ciel au printemps. Les arbres dans les vergers, dans la forêt. Les prés, les champs. Les fleurs printanières. Les oiseaux; retour des hirondelles. Les insectes. Comment le printemps est accueilli par tout le monde.

L'été.

Plan: Définition de l'été. Comment est la température. Aspect de la campagne en été: les jardins, les moissons, les forêts. Dites pourquoi vous aimez l'été: c'est la saison des vacances; on est heureux de se reposer quand on a bien travaillé toute l'année.

L'automne.

Plan: Les jours d'automne. Aspect de la nature. Les feuilles des arbres; leur couleur. Émigration des oiseaux. Dernières récoltes. Travaux d'automne à la campagne: labourage, hersage, semailles. Les pluies, le froid, le silence de la campagne. Tout présage l'hiver.

L'hiver.

Plan: Aspect de la terre, brièveté des jours, aspect du ciel, détresse des oiseaux. La neige. Aspect pittoresque de certaines choses en hiver. Les plaisirs de l'hiver: la glissade, le patinage: combat à l'aide de boules de neige. Soirées d'hiver en famille. Ceux qui souffrent de l'hiver. Que faire pour leur venir en aide.

Décrivez un lever de soleil.

Plan: Le ciel blanchit. Aspect du ciel du côté où le soleil se lève. Il paraît, tout s'illumine; il monte à l'horizon, son éclat. Tout semble renaître avec le soleil, chants des oiseaux, travail des hommes.

POUR PARLER
ET POUR ÉCRIRE CORRECTEMENT

PRONOMS DÉMONSTRATIFS

Ce devant le verbe *être*.

On se sert de *c'est*, *ce sont* devant un nom propre; devant un pronom; devant un nom précédé de l'article; devant un adjectif démonstratif ou un adjectif possessif.

C'est Jean.
C'est moi. *Ce sont* eux.
C'est le professeur.
C'est un français.
Ce sont des pommes.
Est-ce cet enfant?
C'est mon cousin.
Ce sont mes livres.

Pour indiquer un jour, une date, etc.

C'est lundi.
C'est le 20 mars.

Devant un adjectif.

C'est bon.
C'est grand.
C'est possible.

Emploi ou suppression à volonté.

La vraie noblesse, *c'est* la vertu, ou
La vraie noblesse est la vertu.

Entre deux infinitifs, l'emploi de *ce est* de rigueur.

Espérer, *c'est* jouir.
Vivre content de peu, *c'est* être vraiment riche.

Exception : phrases négatives.

Abuser n'est pas user.
Plaisanter n'est pas répondre.

Répétition de ce obligatoire quand la phrase commence par ce qui, ce que, ce à quoi, ce dont.

Ce que j'aime, c'est la vérité.
Ce qui me choque en lui,
c'est son insolence.
Ce qui m'indigne le plus,
c'est l'injustice des hommes.



LECTURE

5. Intelligence et instinct.

Les cellules des abeilles étaient aussi bien mesurées. Il y a mille ans qu'aujourd'hui, et chacune d'elles forme un hexagone aussi exactement la première fois que la dernière. Il en est de même de tout ce que les animaux produisent par ce mouvement occulte. La nature les instruit à mesure que la nécessité les presse; mais cette science fragile se perd avec les besoins qu'ils en ont; comme ils la reçoivent sans étude, ils n'ont pas le bonheur de la conserver, et toutes les fois qu'elle leur est donnée, elle leur est nouvelle, puisque, la nature n'ayant pour objet que de maintenir les animaux dans un ordre de perfection bornée, elle leur inspire cette science nécessaire toujours égale, de peur qu'ils ne tombent dans le dépérissement, et ne permet pas qu'ils y ajoutent, de peur qu'ils ne passent les limites qu'elle leur a prescrites.

Il n'en est pas de même de l'homme, qui n'est produit que pour l'infinité. Il est dans l'ignorance au premier âge de sa vie; mais il s'instruit sans cesse dans son progrès: car il tire avantage non seulement de sa propre expérience, mais encore de celle de ses prédécesseurs, parce qu'il garde toujours dans sa mémoire les connaissances qu'il s'est une fois acquises, et que² celles des anciens lui sont toujours présentes dans les livres qu'ils en ont laissés; et comme il conserve ces connaissances, il peut aussi les augmenter facilement; de sorte que les hommes sont aujourd'hui en quelque sorte dans le même état où se trouveraient ces anciens philosophes, s'ils pouvaient avoir vieilli jusqu'à présent, en ajoutant aux connaissances qu'ils avaient celles que leurs études auraient pu leur acquérir à la faveur de tant de siècles. Toute la suite des hommes doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement.

PASCAL.

CONVERSATION

Comment vivent les abeilles? (Rép... en société dans des ruches).

D'où tirent-elles le miel?

Où déposent-elles le miel? (Rép... dans les cellules ou alvéoles qui composent le gâteau de cire).

Quelle forme ont les cellules?

Pourquoi ont-elles aujourd'hui la même forme qu'elles avaient il y a mille ans?

Comment la nature instruit-elle les animaux?

Pourquoi les animaux ne conservent-ils pas cette science fragile qu'ils reçoivent de la nature?

Comment est l'homme au premier âge de sa vie?

Comment s'instruit-il?

De quoi tire-t-il avantage?

Dans quel état sont les hommes aujourd'hui?

Comment doit être considérée toute la suite des hommes?

Mots et expressions. Locutions.

Gallicismes. Synonymes.

De même, locution: de la même manière.

Mouvement occulte: mouvement caché, l'instinct.

'A mesure que: selon que, suivant que, à proportion que.

Objet: but, fin qu'on se propose.

Sans cesse, locution: continuellement, toujours.

Il tire avantage: il profite.

Ses prédécesseurs: ceux qui l'ont précédé.

De sorte que: de façon que, de manière que.

En quelque sorte: pour ainsi dire.

'A la faveur de tant de siècles: par le moyen, à l'aide de tant de siècles.

COMPOSITION FRANÇAISE

L E T T R E S

Une lettre doit être d'un style simple, court et clair. Il faut écrire comme on parle, à la condition de bien parler.

Le ton de la lettre doit être approprié à la situation des personnes auxquelles on écrit. Le ton est différent, selon que l'on écrit à un parent, à un ami, à un inconnu, à un égal ou à un supérieur.

On met en tête d'une lettre la date: Athènes, le 20 novembre 1937. Puis, selon la personne à laquelle on s'adresse, on écrit: Monsieur, Madame, Mon cher ami, Mon cher oncle, etc. Après quoi, on écrit sa lettre.

On termine par les formules que voici: Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations empressées, Veuillez agréer, Madame, l'assurance de mon respect, etc. A des amis on se contente d'écrire: Votre tout dévoué ou Bien à vous ou Cordiale poignée de main, etc.

DEVOIRS DE COMPOSITION FRANÇAISE

SUJETS À DÉVELOPPER

Lettre à vos grands-parents à l'occasion
du 1er janvier.

Plan: Dites-leur ce qui peut leur faire plaisir et témoigner votre affection: regret d'être loin d'eux: vos souhaits: bonne santé; qu'ils n'aient ni soucis ni chagrins. Dites-leur que vous les aimez bien, que vous tâcherez de le leur montrer. Donnez, en quelques mots, des nouvelles de votre famille.

Lettre à un frère qui n'a pas écrit
depuis deux mois.

Plan: Surprise de n'avoir pas de lettre. Soucis des parents: leurs suppositions fâcheuses, les conversations.

tristes à la maison. Demande d' une lettre. Souhait que rien de grave ne soit arrivé.

Lettre au directeur de l'école.

Vous ne pouvez vous rendre à l'école aujourd'hui, pour telle raison que vous supposerez. Écrivez une lettre au directeur pour l'informer de cette absence.

Lettre de remerciement.

Un ami ou un parent vous a fait cadeau d'un livre dont vous aviez justement besoin pour vos études. Écrivez-lui une lettre pour le remercier.

Lettre d'invitation.

C'est, dimanche prochain, l'anniversaire de la naissance de votre sœur; il y a chez vous fête de famille et d'amis. Écrivez une lettre d'invitation à un ami. Dites-lui que sa présence vous sera tout particulièrement agréable.

Lettre pour décliner une invitation.

Vous ne pouvez accepter une invitation qui vous a été adressée. Envoyez vos excuses.

POUR PARLER ET POUR ÉCRIRE CORRECTEMENT

COMPLÉMENTS DU VERBE

Complément direct (accusatif).

J'attends **Henri**.
Vous écrivez **une lettre**.
Jean respecte **ses parents**.

Complément indirect (datif ou génitif).

J'écris **à mon ami**.
Les bons citoyens obéissent **aux lois**.
Je me souviens **de ma promesse**.
Je me réjouis **de ton bonheur**.

Complément circonstanciel
(lieu, manière, temps).

Je viens de la campagne.
Je vais à Paris.
Je pars en automobile.
Je partirai lundi.

Remarques sur les compléments du verbe.

Il faut donner à chaque verbe le complément qui lui convient.

Ne dites pas:

Le livre **que** je me sers.
Les livres **que** vous avez besoin.

Je me rappelle **de** ce fait.

Mais dites:

Le livre **dont** je me sers.
Les livres **dont** vous avez besoin.

Je me rappelle **ce** fait.

Complément commun à plusieurs verbes.

Deux ou plusieurs verbes ne peuvent avoir le même complément que s'ils demandent tous un complément de même nature (direct, indirect, circonstanciel).

Les deux verbes veulent le même complément.

Ce général **assiégea** et **prit** la ville.

Un bon citoyen **obéit** et **se conforme** à la loi.

Ne dites pas:

Ce général **assiégea** et **s'empara** de cette ville.

Un bon citoyen **respecte** et **se conforme** à la loi.

Mais dites:

Ce général **assiégea** cette ville et **s'en empara**.

Un bon citoyen **respecte** la loi et **s'y conforme**.

Les deux verbes veulent des compléments différents.

LA PRÉPOSITION

Répétition des prépositions.

Les prépositions **à, de, en** se répètent devant chaque complément.

Il aime **à** lire et **à** écrire.
 Il est plein **d'**ardeur, **de** zèle et **d'**intelligence.
 Il l'emporte sur les autres (ὑπερέχει τῶν ἄλλων) **en** courage, **en** force et **en** adresse.

Quant aux autres prépositions, on peut les répéter ou non.

Dieu nous a créés **pour** le connaître, l'aimer et le servir, **ou**
 Dieu nous a créés **pour** le connaître, **pour** l'aimer et **pour** le servir.

S'il y a antithèse entre les compléments, on répète les prépositions.

Dans les joies et **dans** les chagrins.
Par la force ou **par** la persuasion.



LECTURE

6. Guerre d' Annibal.

La seconde guerre punique est si fameuse que tout le monde la sait. Quand on examine bien cette foule d'obstacles qui se présentèrent devant Annibal, et que cet homme extraordinaire surmonta tous, on a le plus beau spectacle que nous ait fourni l'antiquité.

Rome fut un prodige de constance. Après les journées du Tésin,¹ de Trébies,² et de Trasimène;³ après celle de Cannes,⁴ plus funeste encore, abandonnée de presque tous les peuples d'Italie, elle ne demanda point la paix. C'est que le sénat ne se départait jamais des maximes anciennes: il agissait avec Annibal comme il avait agi autrefois avec Pyrrhus,⁵ à qui il avait refusé de faire aucun accommodement tandis qu'il serait en Italie.

Rome fut sauvée par la force de son institution. Après la bataille de Cannes, il ne fut pas permis aux femmes même de verser des larmes; le sénat refusa de racheter les prisonniers, et envoya les misérables restes de l'armée faire la guerre en Sicile, sans récompense, ni aucun honneur militaire, jusqu'à ce qu' Annibal fût chassé d'Italie.

D'un autre côté, le consul Térentius Varron⁶ avait fui honteusement jusqu'à Venouse;⁷ cet homme, de la plus basse naissance, n'avait été élevé au consulat que pour mortifier la noblesse. Mais le sénat ne voulut pas jouir de ce malheureux triomphe; il vit combien il était nécessaire qu'il s'attirât dans cette occasion la confiance du peuple: il alla au-devant de Varron, et le remercia de ce qu'il n'avait pas désespéré de la république.

Ce n'est pas ordinairement la perte réelle que l'on fait dans une bataille (c'est-à-dire celle de quelques milliers

d'hommes) qui est funeste à un État, mais la perte imaginaire et le découragement qui le prive des forces mêmes que la fortune lui avait laissées.

Il y a des choses que tout le monde dit, parce qu'elles ont été dites une fois. On croit qu'Annibal fit une faute insigne de n'avoir point été assiéger Rome après la bataille de Cannes. Il est vrai que d'abord la frayeur y fut extrême; mais il n'en est pas de la consternation d'un peuple belliqueux, qui se tourne presque toujours en courage, comme de celle d'une vile populace qui ne sent que sa faiblesse. Une preuve qu'Annibal n'aurait pas réussi, c'est que les Romains se trouvèrent encore en état d'envoyer partout du secours,

On dit encore qu'Annibal fit une grande faute de mener son armée à Capoue,⁸ où elle s'amollit; mais l'on ne considère point que l'on ne remonte pas à la vraie cause. Les soldats de cette armée, devenus riches après tant de victoires, n'auraient-ils pas trouvé partout Capoue? Alexandre, qui commandait à ses propres sujets, prit dans une occasion pareille un expédient qu'Annibal, qui n'avait que des troupes mercenaires, ne pouvait pas prendre: il fit mettre le feu au bagage de ses soldats, et brûla toutes leurs richesses et les siennes.

Ce furent les conquêtes mêmes d'Annibal qui commencèrent à changer la fortune de cette guerre. Il n'avait pas été envoyé en Italie par les magistrats de Carthage; il recevait très peu de secours, soit par la jalousie d'un parti, soit par la trop grande confiance de l'autre. Pendant qu'il resta avec son armée ensemble, il battit les Romains; mais lorsqu'il fallut qu'il mît des garnisons dans les villes, qu'il défendit ses alliés, qu'il assiégeât les places, ou qu'il les empêchât d'être assiégées, ses forces se trouvèrent trop petites; et il perdit en détail une partie de son armée. Les conquêtes sont aisées à faire, parce qu'on les fait avec toutes ses forces; elles sont difficiles à conserver, parce qu'on ne les défend qu'avec une partie de ses forces.

Comme les Carthaginois en Espagne, en Sicile et en Sardaigne, n'opposaient aucune armée qui ne fût malheureuse, Annibal, dont les ennemis se fortifiaient sans cesse, fut réduit à une guerre défensive. Cela donna aux Romains la pensée de porter la guerre en Afrique: Scipion⁹ y descendit. Les succès qu'il y eut obligèrent les Carthaginois à rappeler d'Italie Annibal, qui pleura de douleur en cédant aux Romains cette terre où il les avait tant de fois vaincus.

Tout ce que peut faire un grand homme d'État et un grand capitaine, Annibal le fit pour sauver sa patrie: n'ayant pu porter Scipion à la paix, il donna une bataille¹⁰ où la Fortune sembla prendre plaisir à confondre son habileté, son expérience et son bon sens.

Carthage reçut la paix, non pas d'un ennemi, mais d'un maître; elle s'obligea à payer dix mille talents en cinquante années, à donner des otages, à livrer ses vaisseaux et ses éléphants, à ne faire la guerre à personne sans le consentement du peuple romain; et, pour la tenir toujours humiliée, on augmenta la puissance de Massinisse,¹¹ son ennemi éternel.

MONTESQUIEU

(De la grandeur et de la décadence des Romains.)

CONVERSATION

Qui était Annibal? (R é p . . . fameux général carthaginois).

Quand eut lieu la première guerre punique? (R é p . . . 264 - 241). La seconde guerre punique? (R é p . . . 218 - 201).

Quels obstacles Annibal eut-il à surmonter? (R é p . . . il est parti d'Espagne où il n'avait rien de bien assuré; il a traversé les Gaules; il a passé les Alpes; il n'avait en Italie ni places ni magasins, ni secours assuré, ni la moindre retraite).

Qu'arriva-t-il après la bataille de Cannes (216)?

Pourquoi Rome ne demanda-t-elle pas la paix?

Que fit le sénat ?

Comment l'auteur justifie-t-il Annibal du reproche qu'on lui fait de n'avoir pas assiégé Rome immédiatement après la bataille de Cannes ?

Comment le justifie-t-il d'avoir laissé amollir ses troupes à Capoue ?

Qu'est-ce qui changea en effet la fortune de la guerre ?

Pourquoi Annibal fut-il réduit à une guerre défensive ?

Que fit Scipion ?

Quelle bataille donna Annibal ? (Rép. . . la bataille de Zama, en 202).

Quelle paix dut accepter Carthage ?

Mots et expressions. Locutions.

Galicismes. Synonymes.

Second: syn. deuxième.
Second remplace **deuxième** quand il n'est question que de deux objets.

Cette foule d'obstacles : ces obstacles sans nombre.

Prodige: syn. miracle, m. merveille, f. Locutions: Cet homme est un prodige de savoir. Néron fut un prodige de cruauté.

Les journées: les batailles.

Ne se départait jamais: ne s'écartait jamais.

Accommodement: accord, m. traité, m.

Tandis qu'il serait en Italie: pendant qu'il serait en Italie.

Naissance: extraction, f.

Pour mortifier la noblesse: pour humilier la noblesse.

Il alla au-devant de Varron: il alla à la rencontre de Varron.

Une faute insigne: une faute très grave.

Un expédient: un moyen de se tirer d'embarras.

Il fit mettre le feu au bagage: il fit brûler le bagage.

En détail: par petites parties, peu à peu, insensiblement.

Aisé: syn. facile.



LECTURE

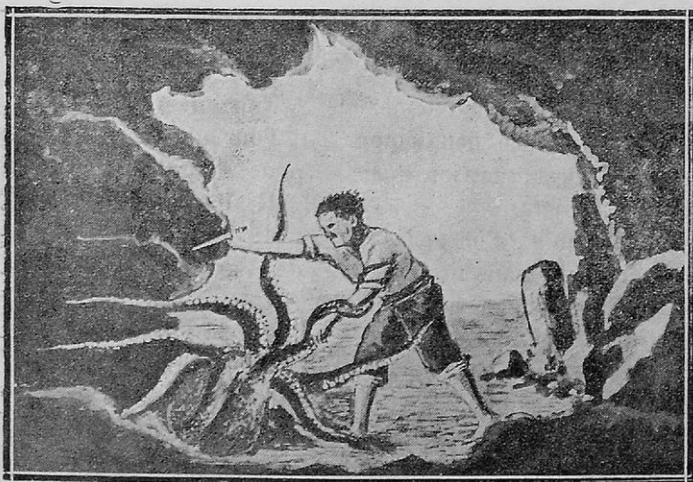
7. Le pêcheur et la pieuvre.

[Un jour, en Bretagne, le pêcheur Gilliatt partit à la pêche des crabes. Bientôt, il en aperçut un. Il le poursuivit, et il allait le saisir, lorsque le crabe disparut sous l'eau, dans le creux d'un rocher. Aussitôt Gilliatt prit son couteau dans ses dents et sauta dans l'eau. Il vit une fente dans le rocher et y plongea le poing].

I

· Tout à coup Gilliatt se sentit saisir le bras.¹

Ce qu'il éprouva en ce moment, c'est l'horreur indescriptible.



Gilliatt et la pieuvre.

Quelque chose qui était mince, âpre, plat, glacé, gluant et vivant venait de se tordre dans l'ombre autour de son bras nu. En moins d'une seconde,² on ne sait quelle spirale lui avait envahi le poignet et le coude et touchait l'épaule. La pointe fouillait sous son aisselle.

Une deuxième lanière, étroite et aiguë, sortit de la crevasse du roc, s'appliqua sur sa peau et lui entourra tout le corps.

En même temps, une souffrance inouïe soulevait les muscles crispés de Gilliatt. Il lui semblait que d'innombrables lèvres, collées à sa chair, cherchaient à lui boire le sang.

Une troisième lanière ondoya hors du rocher, tâta Gilliatt, et lui fouetta les côtes comme une corde. Elle s'y fixa.

Une quatrième ligature, celle-ci rapide comme une flèche, lui sauta autour du ventre et s'y enroula.

Un cinquième allongement jaillit du trou. Il se superposa aux autres et vint se replier sur le diaphragme de Gilliatt. La compression s'ajoutait à l'anxiété; Gilliatt pouvait à peine respirer.

Toutes ces lanières appartenaient évidemment au même centre. Elles marchaient et rampaient sur Gilliatt. Il sentait se déplacer ces pressions obscures qui semblaient être des bouches.

II

Brusquement une large viscosité ronde et plate sortit de dessous la crevasse. C'était le centre; les cinq lanières s'y rattachaient comme des rayons à un moyeu; on distinguait au côté opposé de ce disque immense le commencement de trois autres tentacules, restés sous l'enfoncement du rocher. Au milieu de cette viscosité, il y avait deux yeux qui regardaient. Ces yeux voyaient Gilliatt.

Gilliatt reconnut la pieuvre. Elle le tenait. Il était la mouche de cette araignée.

Gilliatt était dans l'eau jusqu'à la ceinture, le bras droit et le torse disparaissant presque sous les replis et les croisements de ce bandage horrible.

Des huit bras de la pieuvre, trois adhéraient à la roche, cinq adhéraient à Gilliatt. De cette façon,

era p o n n é e d'un côté au granit, de l'autre à l'homme, elle enchaînait Gilliatt au rocher.

Nous l'avons dit: on ne s'arrache pas à la pieuvre. Si on l'essaie, on est plus sûrement lié. Elle ne fait que se resserrer davantage: son effort croit en raison du vôtre.

Gilliatt n'avait qu'une ressource, son couteau. Il n'avait de libre que la main gauche; mais on sait qu'il en usait puissamment. Son couteau, ouvert, était dans cette main. Il regardait la pieuvre, qui le regardait.

Tout à coup la bête détacha du rocher sa sixième antenne, et, la lançant sur Gilliatt, tâcha de lui saisir le bras gauche.

En même temps, elle avança vivement la tête. Une seconde de plus, sa bouche s'appliquait sur la poitrine de Gilliatt. Gilliatt, saigné au flanc, et les deux bras garrottés, était mort.

Mais Gilliatt veillait. Guetté, il guettait.

Il évita l'antenne, et, au moment où la bête allait mordre sa poitrine, son poing armé s'abattit sur la bête.

Il y eut deux convulsions en sens inverse, celle de la pieuvre et celle de Gilliatt. Ce fut comme la lutte de deux éclairs.

Gilliatt plongea la pointe de son couteau dans la viscosité plate et, d'un mouvement giratoire pareil à la torsion d'un coup de fouet, faisant un cercle autour des deux yeux, il arracha la tête comme on arrache une dent. Ce fut fini. Toute la bête tomba.

Les quatre cents ventouses lâchèrent à la fois le rocher et l'homme. Ce haillon coula au fond de l'eau.

Gilliatt, haletant du combat, put apercevoir à ses pieds sur les galets deux tas gélatineux informes, la tête d'un côté, le reste de l'autre. Nous disons le reste, car on ne pourrait dire le corps.

La bête était bien morte. Gilliatt referma son couteau.

VICTOR HUGO

(Les Travailleurs de la mer.)

CONVERSATION

Dans quel pays se passe cette histoire?

Qu'est-ce qu'une pieuvre?

Combien de bras a la pieuvre?

De quoi sont garnis les bras de la pieuvre? (Rép... de ventouses).

De combien de tentacules la pieuvre enlaça-t-elle le pêcheur?

Comment chaque tentacule s'adapta-t-il à lui?

Qu'éprouva Gilliatt?

Que fit la pieuvre avec les autres tentacules?

Quels détails montrent que la position de Gilliatt était critique?

Que fit la pieuvre avec son sixième tentacule?

Qu'arrivait-il si elle eût réussi?

Que fit Gilliatt pour éviter cette nouvelle attaque?

Qu'arriva-t-il lorsqu'il eût tranché la tête de la pieuvre?

De quelles qualités fit preuve Gilliatt dans la lutte contre la pieuvre?

Mots et expressions. Locutions.

Gallicismes. Synonymes.

Horreur: syn. effroi, m.

Apre: rude au toucher.

Venait de se tordre: gallicisme; voir page 25.

Lui avait envahi le poignet: lui avait saisi le poignet.

Lanière: tentacule, m.

Crevasse: syn. fente, f.

Roc: syn. rocher, m.

Souffrance: syn. douleur, f.

Muscles crispés: muscles contractés et dont la sur-

face est ridée par la contraction.

Une viscosité: une masse visqueuse, couverte d'un enduit gluant.

Le centre: le corps de la bête.

Immonde: d'une laideur repoussante.

Regarder: syn. voir, apercevoir.

Torse: tronc d'une personne.

Adhéraient à la roche: tenaient fortement à la roche.

Cramponnée: accrochée, attachée fortement.

Ne faire que, gallicisme: Jeter de l'huile sur le feu, ne fait qu'accroître l'incendie. Cet enfant ne fait que jouer (ὄλο παίζει).

Ressource: moyen de salut.

User: syn. employer, se servir.

Sa sixième antenne: son sixième bras.

Garrottés: liés fortement.

Convulsions: contractions soudaines des muscles des deux combattants.

En sens inverse: dans un sens opposé.

D'un mouvement giratoire: d'un mouvement circulaire.

Ventouses: les suçoirs de la pieuvre qui produisaient sur le corps de Gilliatt l'effet de ventouses.

Haletant: syn. essoufflé.



LECTURE

8. De l'état de la Grèce, de la Macédoine et de l'Égypte, après la conquête de Carthage par les Romains.

Les Romains eurent à peine dompté les Carthaginois, qu'ils attaquèrent de nouveaux peuples, et parurent dans toute la terre pour tout envahir.

Il n'y avait pour lors, dans l'Orient, que quatre puissances capables de résister aux Romains: la Grèce et les royaumes de Macédoine, de Syrie et d'Égypte.

Il y avait dans la Grèce trois peuples considérables: les Étoliens, les Achaïens et les Béotiens; c'étaient des associations de villes libres, qui avaient des assemblées générales et des magistrats communs. Les Étoliens étaient belliqueux, hardis, téméraires, avides du gain, toujours libres de leur parole et de leurs serments, enfin faisant la guerre sur la terre comme les pirates la font sur la mer. Les Achaïens étaient sans cesse fatigués par des voisins ou des défenseurs incommodes. Les Béotiens, les plus épais de tous les Grecs, prenaient¹ le moins de part qu'ils pouvaient aux affaires générales: uniquement conduits par le sentiment présent du bien et du mal, ils n'avaient pas assez d'esprit pour qu'il fût² facile aux orateurs de les agiter; et, ce qu'il y a d'extraordinaire, leur république se maintenait dans l'anarchie même³.

Lacédémone avait conservé sa puissance, c'est-à-dire cet esprit belliqueux que lui donnaient les institutions de Lycurgue. Les Thessaliens étaient en quelque façon asservis par les Macédoniens. Les rois d'Illyrie avaient déjà été extrêmement abattus par les Romains. Les Acarnaniens et les Athamanes étaient ravagés tour à tour par les forces de la Macédoine et de l'Étolie. Les Athé-

niens, sans force par eux-mêmes, et sans alliés⁴, n'étonnaient plus le monde que par leurs flatteries envers les rois; et l'on ne montait plus sur la tribune où avait parlé Démosthène que pour proposer les décrets les plus lâches et les plus scandaleux.

D'ailleurs, la Grèce était redoutable par sa situation, sa force, la multitude de ses villes, le nombre de ses soldats, sa police, ses mœurs, ses lois; elle aimait la guerre, elle en connaissait l'art; et elle aurait été invincible si elle avait été unie.

Elle avait bien été étonnée par le premier Philippe, Alexandre et Antipater, mais non pas subjuguée; et les rois de Macédoine, qui ne pouvaient se résoudre à abandonner leurs prétentions et leurs espérances, s'obstinaient à travailler à l'asservir.

Comme les rois de Macédoine ne pouvaient pas entretenir un grand nombre de troupes, le moindre échec était de conséquence; d'ailleurs, ils pouvaient difficilement s'agrandir parce que leurs desseins n'étant pas inconnus, on avait toujours les yeux ouverts sur leurs démarches; et les succès qu'ils avaient dans les guerres entreprises pour leurs alliés étaient un mal que ces mêmes alliés cherchaient d'abord à réparer.

Mais les rois de Macédoine étaient ordinairement des princes habiles. Continuellement instruits par les périls et par les affaires, embarrassés dans tous les démêlés des Grecs, ils leur fallait gagner les principaux des villes, éblouir les peuples, et diviser ou réunir les intérêts; enfin ils étaient obligés de payer de leur personne à chaque instant.

Philippe qui, dans le commencement de son règne, s'était attiré l'amour et la confiance des Grecs par sa modération, changea tout à coup; il devint un cruel tyran dans un temps où il aurait dû être juste par politique et par ambition. Il voyait, quoique de loin, les Carthaginois et les Romains, dont les forces étaient immenses; il avait fini la guerre à l'avantage de ses alliés, et s'était

réconcilié avec les Étoliens. Il était naturel qu'il pensât à unir toute la Grèce avec lui pour empêcher les étrangers de s'y établir; mais il l'irrita au contraire par de petites usurpations; et, s'amusant à discuter de vains intérêts, quand il s'agissait de son existence, par trois ou quatre mauvaises actions il se rendit odieux et détestable à tous les Grecs.

Les Étoliens furent les plus irrités; et les Romains, saisissant l'occasion de leur ressentiment, ou plutôt de leur folie, firent alliance avec eux, entrèrent dans la Grèce, et l'armèrent contre Philippe.

Ce prince fut vaincu à la journée des Cynocéphales;⁵ et cette victoire fut due en partie à la valeur des Étoliens. Il fut si fort consterné qu'il se réduisit à un traité qui était moins une paix qu'un abandon de ses propres forces: il fit sortir ses garnisons de toute la Grèce, livra ses vaisseaux et s'obligea de payer mille talents en dix années.

Les succès que les Romains eurent contre Philippe fut le plus grand de tous les pas qu'ils firent pour la conquête générale. Pour s'assurer de la Grèce, ils abaissèrent, par toutes sortes de voies, les Étoliens qui les avaient aidés à vaincre; de plus, ils ordonnèrent que chaque ville grecque qui avait été à Philippe ou à quelque autre prince, se gouvernerait dorénavant par ses propres lois.

On voit bien que ces petites républiques ne pouvaient être que dépendantes. Les Grecs se livrèrent à une joie stupide, et crurent être libres en effet, parce que les Romains les déclaraient tels.

Les Étoliens, qui s'étaient imaginé qu'ils domineraient dans la Grèce, voyant qu'ils n'avaient fait que se donner des maîtres, furent au désespoir; et comme ils prenaient toujours des résolutions extrêmes, voulant corriger leurs folies par leurs folies, ils appelèrent dans la Grèce Antiochus, roi de Syrie, comme ils avaient appelé les Romains.

Antiochus entreprit la guerre contre les Romains; mais il ne se conduisit pas même avec la sagesse que l'on em-

plioie dans les affaires ordinaires. Il se montra dans la Grèce avec une petite partie de ses forces; et, comme s'il avait voulu y voir la guerre et non pas la faire, il ne fut occupé que de ses plaisirs. Il fut battu, et s'enfuit en Asie, plus effrayé que vaincu.

Antiochus jugea si mal des affaires, qu'il s'imagina que les Romains le laisseraient tranquille en Asie. Mais ils l'y suivirent: il fut vaincu encore; et, dans sa consternation, il consentit au traité⁶ le plus infâme qu'un grand prince ait jamais fait.

Après l'abaissement d'Antiochus, il ne restait plus que de petites puissances, si l'on en excepte l'Égypte, qui, par sa situation, sa fécondité, son commerce, le nombre de ses habitants, ses forces de mer et de terre, aurait pu être formidable; mais la cruauté de ses rois, leur lâcheté, leur avarice, leur imbécillité, leurs affreuses voluptés, les rendirent si odieux à leurs sujets, qu'ils ne se soutinrent, la plupart du temps, que par la protection des Romains.

Les forces des rois d'Égypte, comme celles des autres rois d'Asie, consistaient dans leurs auxiliaires grecs. Outre l'esprit de liberté, d'honneur et de gloire, qui animait les Grecs, ils s'occupaient sans cesse à toutes sortes d'exercices du corps: ils avaient, dans leurs principales villes, des jeux établis, où les vainqueurs obtenaient des couronnes aux yeux de toute la Grèce, ce qui donnait une émulation générale. Or, dans un temps où l'on combattait avec des armes dont le succès dépendait de la force et de l'adresse de celui qui s'en servait, on ne peut douter⁷ que des gens ainsi exercés n'eussent de grands avantages sur cette foule de barbares pris indifféremment, et menés sans choix à la guerre, comme les armées de Darius le firent bien voir.

Les Romains, pour priver les rois d'une telle milice, et leur ôter sans bruit leurs principales forces, firent deux choses: premièrement, ils établirent peu à peu, comme une maxime, chez les villes grecques, qu'elles ne pourraient avoir aucune alliance, accorder du secours, ou faire

la guerre à qui que ce fût,⁸ sans leur consentement; de plus, dans leurs traités avec les rois, ils leur défendirent de faire aucunes levées chez les alliés des Romains; ce qui les réduisit à leurs troupes nationales.

MONTESQUIEU

(De la grandeur et de la décadence des Romains.)

CONVERSATION

Que firent les Romains après la conquête de Carthage?

Quelles puissances y avait-il alors dans l'Orient capables de résister aux Romains?

Quel était alors l'état de la Grèce?

Qu'avaient fait les premiers rois de Macédoine?

Avaient-ils assujéti complètement les peuples de la Grèce? (R é p... non, ils n'avaient qu'une suprématie militaire; chaque cité avait conservé sa liberté civile et l'administration de ses affaires).

Qu'est-ce qui rompit l'union des cités grecques sous le protectorat de la monarchie macédonienne? (R é p... la mort d'Alexandre).

Que fit Philippe V?

Pourquoi se rendit-il odieux à tous les Grecs?

Que firent alors les Étoliens?

Où Philippe V fut-il vaincu par les Romains?

Quelles conditions accepta-t-il?

Quelle proclamation firent les Romains? (R é p... que la Grèce était désormais délivrée du joug de la Macédoine et que chaque peuple pouvait user du droit de se gouverner à son gré).

Comment cette proclamation fut-elle accueillie par les Grecs? (R é p... avec enthousiasme).

Quelle alliance firent les Étoliens pour affranchir la Grèce de la dépendance des Romains?

Que savez-vous de la conduite d'Antiochus dans la guerre qu'il fit aux Romains?

Qu'arriva-t-il après la défaite d'Antiochus ?
 Quel était alors l'état du royaume d'Égypte ?
 En quoi consistaient les forces des rois d'Égypte ?
 Que firent les Romains pour priver les rois d'Égypte
 de leurs principales forces ?

Mots et expressions. Locutions.

Gallicismes. Synonymes.

Pour lors: en ce temps-là.
Considérables: puissants.
Avides du gain: âpres au gain.
Toujours libres de leur parole et de leurs serments: ne se croyant jamais liés par leur parole et leurs serments.
Épais: grossiers, lourds.
Échec: syn. insuccès, m. revers, m.
Était de conséquence: était important.
D'abord: tout de suite, aussitôt.
Gagner: rendre propices, favorables, tourner en leur faveur.
Les principaux des villes: les premiers magistrats des villes.
Payer de sa personne, gallicisme: s'exposer dans une occasion dangereuse, et y faire bien son devoir; agir par soi-même. Ex.: c'est un homme brave et qui a bien payé de sa personne en cent occasions.

Par ambition, il aurait fallu ici: par ambition bien entendue.

Saisissant l'occasion: profitant de l'occasion.

La journée: la bataille.

Pour s'assurer de la Grèce: pour se rendre maîtres de la Grèce.

Par toutes sortes de voies: par toutes sortes de moyens.

Qui avait été à Philippe: qui avait fait alliance avec Philippe.

Dorénavant: désormais, à l'avenir.

Fécondité: syn. fertilité, f.

Lâcheté: syn. poltronnerie, f.

Jeux: les jeux Isthmiques, les jeux Néméens, les jeux Pythiques et les jeux Olympiques.

Aux yeux de toute la Grèce: en présence de toute la Grèce.



LECTURE

9. La charge des cuirassiers.

(Épisode de la bataille de Waterloo).

[Waterloo est un village de Belgique. Il a donné son nom à la bataille où Napoléon Ier fut vaincu par l'armée réunie des Anglais et des Prussiens à Waterloo, au Mont-Saint-Jean, à la Haie-Sainte etc. le 18 juin 1815].

Ils étaient trois mille cinq cents. Ils faisaient un front d'un quart de lieue. C'étaient des hommes géants sur des chevaux colosses. Ils étaient vingt-six escadrons; et ils avaient derrière eux, pour les appuyer, la division de Lefebvre-Desnouettes¹, les cent six gendarmes d'élite, les chasseurs de la garde et les lanciers de la garde. Ils étaient venus, colonne épaisse, une de leurs batteries à leur flanc, l'autre à leur centre, se déployer sur deux rangs entre la chaussée de Genappe et Frischemont, et prendre leur place de bataille.

L'aide de camp Bernard leur porta l'ordre de l'Empereur. Ney tira son épée et prit la tête. Les escadrons énormes s'ébranlèrent.

Alors on vit un spectacle formidable.

Toute cette cavalerie, sabres levés, étendards et trompettes au vent, formée en colonne par division, descendit, d'un même mouvement et comme un seul homme, la colline de la Belle-Alliance, s'enfonça dans le fond redoutable où tant d'hommes déjà étaient tombés, y disparut dans la fumée, puis, sortant de cette ombre, reparut de l'autre côté du vallon, toujours compacte et serrée, montant au grand trot, à travers un nuage de mitraille crevant sur elle, l'épouvantable pente de boue du plateau de Mont-Saint-Jean. Ils montaient, graves, menaçants, imperturbables; dans les intervalles de la mousqueterie et de l'artillerie, on entendait ce piétinement colossal. Étant deux divisions, ils étaient deux colonnes. On croyait voir de loin s'allonger vers la crête

du plateau deux immenses couleuvres d'acier. Cela traversa la bataille comme un prodige.

Rien de semblable ne s'était vu depuis la prise de la grande redoute de la Moskowa² par la grosse cavalerie; Murat³ y manquait, mais Ney⁴ s'y retrouvait. Il semblait que cette masse était devenue monstre et n'eût qu'une âme. Chaque escadron ondulait et se gonflait comme un anneau du polype. On les apercevait à travers une vaste fumée, déchirée çà et là. Pêle-mêle de casques, de cris, de sabres, bondissement orageux des croupes des



Le bataille de Waterloo.

chevaux dans le canon et la fanfare, tumulte discipliné et terrible: là-dessus les cuirasses, comme les écailles sur l'hydre. Bizarre coïncidence numérique, vingt-six bataillons allaient recevoir ces vingt-six escadrons. Derrière la crête du plateau, à l'ombre de la batterie masquée, l'infanterie anglaise, formée en treize carrés, deux bataillons par carré, et sur deux lignes, sept sur la première, six sur la seconde, la crosse à l'épaule, couchant en joue ce qui allait venir, calme, muette, immobile, attendait. Elle ne voyait pas les cuirassiers et les cuirassiers ne la voyaient pas. Elle écoutait monter cette marée d'hommes.

Elle entendait le grossissement du bruit des trois mille chevaux, le frappement alternatif et symétrique des sabots au grand trot, le froissement des cuirasses, le cliquetis des sabres, et une sorte de grand souffle farouche. Il y eut un silence redoutable, puis, subitement, une longue file de bras levés brandissant des sabres apparut au-dessus de la crête, et les casques, et les trompettes, et les étendards, et trois mille têtes à moustaches grises criant: Vive l'Empereur! Toute cette cavalerie déboucha sur le plateau, et ce fut comme l'entrée d'un tremblement de terre.

Tout à coup, chose tragique, à la gauche des Anglais, à notre droite, la tête de colonne des cuirassiers se cabra avec une clameur effroyable. Parvenus au point culminant de la crête, effrénés, tout à leur furie et à leur course d'extermination sur les carrés et les canons, les cuirassiers venaient d'apercevoir entre eux et les Anglais un fossé, une fosse. C'était le chemin creux d'Ohain.

L'instant fut épouvantable. Le ravin était là, inattendu, béant, à pic sous les pieds des chevaux, profond de deux toises entre son double talus; le second rang y poussa le premier, et le troisième y poussa le second: les chevaux se dressaient, se rejetaient en arrière, tombaient sur la croupe, glissaient les quatre pieds en l'air, pilant et bouleversant les cavaliers, aucun moyen de reculer; toute la colonne n'était plus qu'un projectile; la force acquise pour écraser les Anglais écrasa les Français; le ravin inexorable ne pouvait se rendre que comblé; cavaliers et chevaux y roulèrent pêle-mêle se broyant les uns les autres, ne faisant qu'une chair dans ce gouffre, et quand cette fosse fut pleine d'hommes vivants, on marcha dessus et le reste passa.

VICTOR HUGO
(Les Misérables.)

CONVERSATION

Où est Waterloo ?

'A quelle date eut lieu la bataille de Waterloo ?

Quelle fut l'issue de cette bataille ? (R é p . . . Napoléon y fut vaincu).

Quelles furent les conséquences de la bataille de Waterloo ? (R é p . . . Napoléon, vaincu à Waterloo, abdiqua une seconde fois; il fut envoyé par les Anglais dans l'île de Sainte-Hélène, où il mourut en 1821. Les alliés, après leur victoire, marchèrent sur Paris. Le 6 juillet, ils entrèrent dans la capitale; le 8, Louis XVIII remonta sur le trône.)

Que décrit l'auteur dans ce morceau ?

Faites le portrait des cuirassiers.

Qui était Ney ? (R é p . . . fameux général du temps de l'Empire).

Comment s'avançaient les cuirassiers ?

Quel aspect présentait leur course ?

Pourquoi l'auteur compare-t-il à des anneaux de polyèdre les escadrons des cuirassiers ?

Où se trouvait l'infanterie anglaise ?

Qu'arriva-t-il aux cuirassiers parvenus au point culminant de la crête ?

Racontez ce qui se passa alors.

Quelle est votre impression d'ensemble sur ce récit ?

Mots et expressions. Locutions.

Gallicismes. Synonymes.

Bataille: syn. combat, m.
La **bataille** est une action plus générale, et ordinairement précédée de quelque préparation; le **combat** est une action plus

particulière, et souvent imprévue.

Front: ligne que présente une troupe en ordre de bataille: un **front** de dix kilomètres.

Prit la tête : se mit à la tête.

S'ébranlèrent : se mirent en mouvement.

Formidable : syn. redoutable.

Étendards au vent : étendards déployés.

Trompettes au vent : trompettes hautes.

Imperturbables : tranquilles.

La crête : syn. la cime.

Pêle-mêle de casques : mélange confus de casques.

À l'ombre de : sous la protection de.

Masquée : cachée (à la vue).

Coucher en joue (σκοπεύω), gallicisme: **Il cou-**

che un ennemi en joue. J'ai couché le lièvre en joue.

Subitement : soudainement.

Déboucha sur le plateau : se jeta sur le plateau.

Se cabrer : se dresser sur les pieds de derrière.

Clameur : bruit tumultueux.

Au point culminant : à la partie la plus élevée.

Effrénés : impétueux.

Venaient d'apercevoir : gallicisme; voir page 25.

Ravin : syn. précipice, m.

Béant : tout grand ouvert.

À pic : abrupt, escarpé.

Talus : syn. pente, f.

Comblé : syn. rempli.



LECTURE

10. Mort de Napoléon I^{er}.

Le 3 mai 1821, le délire commença, et, à travers ses paroles entrecoupées, on saisit ces mots: Mon fils... l'armée... Desaix... On eût dit à une certaine agitation qu'il avait une dernière vision de la bataille de Marengo regagnée par Desaix.

Le 4, l'agonie dura sans interruption, et la noble figure du héros parut cruellement tourmentée.

Le temps était horrible, car c'était la mauvaise saison de Sainte-Hélène. Des rafales de vent et de pluie déracinèrent quelques-uns des arbres récemment plantés.

Enfin, le 5 mai, on ne douta plus que le dernier jour de cette existence extraordinaire ne fût arrivé. Tous les serviteurs de Napoléon, agenouillés autour de son lit, épiaient les dernières lueurs de sa vie. Malheureusement, ces dernières lueurs étaient des signes de cruelles souffrances. Les officiers anglais placés à l'extérieur recueillaient avec un intérêt respectueux ce que les domestiques apprenaient des progrès de l'agonie.

Vers la fin du jour, la douleur s'affaissant avec la vie, le refroidissement devenant général, la mort sembla s'emparer de sa glorieuse victime. Ce jour-là le temps était redevenu calme et serein. Vers cinq heures quarante-cinq minutes, juste au moment où le soleil se couchait dans des flots de lumière, et où le canon anglais donnait le signal de la retraite, les nombreux témoins qui observaient le mourant s'aperçurent qu'il ne respirait plus, et s'écrièrent qu'il était mort. Ils couvrirent ses mains de baisers respectueux, et Marchand, qui avait emporté à Sainte-Hélène le manteau que le premier Consul portait à Marengo, en revêtit son corps, en ne laissant à découvert que sa noble tête.

Aux convulsions de l'agonie, toujours si pénibles à voir, avait succédé un calme plein de majesté. Cette figure d'une si rare beauté, revenue à la maigreur de sa jeunesse et revêtue du manteau de Marengo, semblait avoir rendu à ceux qui la contemplaient le général Bonaparte dans toute sa gloire.

THIERS

(Histoire du Consulat et de l'Empire.)

CONVERSATION

Où et en quelle année mourut Napoléon Ier ?

Où se trouve l'île de Sainte-Hélène ? (Rép... île anglaise de l'Afrique, dans l'Atlantique).

Quand commença le délire de Napoléon ?

Quels mots saisit-on à travers ses paroles entrecoupées ?

Où est Marengo ? (Rép... village d'Italie (Piémont), où Napoléon battit les Autrichiens (14 juin 1800).

Qui était Desaix ? (Rép... fameux général français. Il détermina le gain de la bataille de Marengo, en marchant au secours de Bonaparte avec la réserve qu'il commandait, et fut tué au milieu d'une charge qui décida de la victoire).

Combien de jours dura l'agonie du mourant ?

Qui se trouvait auprès de son lit ?

Que faisaient les officiers anglais ?

'A quelle heure la mort s'empara-t-elle de sa victime ?

Que firent les nombreux témoins qui observaient le mourant ?

Que fit Marchand ?

Quelle impression éprouvaient ceux qui contemplaient la noble figure du héros mort ?

Mots et expressions. Locutions.

Gallicismes. Synonymes.

Saisir, sens figuré: comprendre: **Saisissez** bien ce que je vous dis. Vous n'avez pas bien saisi ce que j'ai dit.

Rafale: coup de vent violent.

Récemment: nouvellement, depuis peu de temps.

De cette existence extraordinaire: de cet homme extraordinaire.

Ne fût arrivé: après le verbe **douter** accompagné d'une négation, le verbe de la proposition subordonnée doit être précédé de la négation **ne**.

Serviteur: syn. domestique, m.

Épier: observer secrètement.

S'affaissant: s'affaiblissant.

S'emparer: se rendre maître.

Un calme...avait succédé aux convulsions: le verbe **succéder** est toujours suivi de la préposition **à**: Le jour succède **à** la nuit. Les enfants succèdent **au** père.

Contempler: syn. voir, considérer.



LECTURES

11. Le présent.

Nous ne nous tenons¹ jamais au temps présent; nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir, comme pour hâter son cours, ou nous rappelons le passé, pour l'arrêter comme trop prompt: si imprudents, que nous errons dans les temps qui ne sont pas nôtres, et ne pensons point au seul² qui nous appartient; et si vains, que nous songeons à ceux qui ne sont plus rien, et échappons sans réflexion le seul qui subsiste.

C'est que le présent, d'ordinaire, nous blesse: nous le cachons à notre vue, parce qu'il nous afflige. Et s'il nous est agréable, nous regrettons de le voir échapper; nous tâchons de le soutenir par l'avenir, et pensons à disposer les choses qui ne sont pas en notre puissance, pour un temps où nous n'avons aucune assurance d'arriver.

Que chacun examine³ ses pensées: il les trouvera toujours occupées au passée et à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent, et, si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière, pour disposer de l'avenir. Le présent n'est jamais notre fin: le passé et le présent sont nos moyens; le seul avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre; et, nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais.

12. L'amour propre.

C'est sans doute un mal que d'être plein de défauts; mais c'est encore un plus grand mal que d'en être plein¹ et de ne les vouloir pas reconnaître, puisque c'est y ajouter encore celui d'une illusion volontaire. Nous ne voulons pas que les autres nous trompent; nous ne trouvons pas juste

qu'ils veuillent être estimés de nous plus qu'ils ne méritent: il n'est donc pas juste aussi que nous les trompions et que nous voulions qu'ils nous estiment plus que nous ne méritons.

Ainsi, lorsqu'ils ne nous découvrent que des imperfections et des vices que nous avons en effet, il est visible qu'ils ne nous font point de tort, puisque ce ne sont pas eux qui en sont cause; et qu'ils nous font un bien, puisqu'ils nous aident à nous délivrer d'un mal, qui est l'ignorance de ces imperfections. Nous ne devons pas être fâchés qu'ils les connaissent, et qu'ils nous méprisent, étant juste² et qu'ils nous connaissent pour ce que nous sommes, et qu'ils nous méprisent, si nous sommes méprisables.

Voilà des sentiments qui naîtraient d'un cœur qui serait plein d'équité et de justice: Que devons-nous dire donc du nôtre, en y voyant une disposition toute contraire? Car n'est-il pas vrai que nous haïssons la vérité et ceux qui nous la disent, et que nous aimons qu'ils se trompent à notre avantage³, et que nous voulons être estimés⁴ d'eux, autres que nous ne sommes en effet?

PASCAL.



Scènes de *L'AVARE*

PAR MOLIERE

ANALYSE DE LA PIÈCE

Acte premier.— L'avare Harpagon a une fille du nom d'Élise. Un jeune homme de condition, qui l'a sauvée de l'eau, n'ose la demander en mariage: un naufrage l'a séparé de sa famille à l'âge de 7 ans. Il est entré, à titre d'intendant, dans la maison d'Harpagon, dont il a gagné la confiance par ses flatteries, et il y est resté sous le nom de Valère. Valère et Élise se sont signés réciproquement, à l'insu d'Harpagon, et devant une servante, une promesse de mariage.

Au moment où commence l'action de *L'Avare*, Élise a des inquiétudes à ce sujet. Valère la rassure, et lui annonce qu'il fait activement rechercher ses parents, qui, il le sait déjà, ont échappé au naufrage. Il lui conseille, en attendant, de chercher à mettre dans leurs intérêts son frère Cléante, de peur que la servante ne révèle le secret.

Cléante arrive; il aime lui-même, dit-il, une jeune fille, nommée Mariane; il va sonder son père, et si, comme il le craint, il le trouve contraire à son projet de mariage, il quittera la maison paternelle pour aller s'établir ailleurs. Il fait, à ce dessein, chercher de l'argent à emprunter.

Tout à coup, furieux, menaçant, brutal, apparaît Harpagon; il chasse un domestique, dont il suspecte la probité. C'est que, hier, il a reçu six mille écus, qu'il a renfermés dans une cassette. Apercevant ses enfants, il annonce à Cléante qu'il épouse lui-même Mariane, une fille d'économie; et à Élise qu'il la donne au seigneur Anselme, âgé il est vrai de 50 ans, mais très riche. Puis, en faisant valoir les avantages de marier une fille sans dot, il

justifie ce placement devant Valère, qui y donne une approbation hyperbolique, sans que le vieil avare sente l'ironie.

À la fin de ce premier acte, nous connaissons les principaux fils de l'action: amour d'Harpagon pour sa cassette, amour d'Harpagon pour Mariane, amour de Cléante pour Mariane.

Acte deuxième.— Cléante, qui avait chargé La Flèche de lui chercher de l'argent, apprend de lui qu'il a trouvé un prêteur inconnu, par le moyen d'un intermédiaire, mais à des conditions très dures; pendant qu'il s'indigne, le prêteur arrive, et il reconnaît son père: reproches de part et d'autre.

Harpagon, qui a chargé Frosine, une entremetteuse, de faire connaître ses sentiments à Mariane, et de l'inviter à souper le soir même, apprend d'elle que Mariane accepte, et qu'elle viendra voir Élise avant d'aller à la foire.

Acte troisième.— Harpagon organise fortement ses divers ministères pour résister à l'ennemi, c'est-à-dire aux gens qui viennent souper. Maître Jacques, son cuisinier-cocher, qui ne peut promettre à son Maître qui le lui demande avec l'approbation de l'intendant Valère, de lui "faire bonne chère avec peu d'argent,, et qui se plaint "des jeûnes trop rigoureux qu'on fait observer à ses chevaux,, maître Jacques se fait battre. Il sort en jurant de se venger de Valère.

Cependant Mariane arrive chez Harpagon, qui la reçoit avec des compliments ridicules. Elle reconnaît en Cléante le jeune homme qui lui fait des avances depuis quelque temps, et elle lui marque ses sentiments à mots couverts. Cléante lui offre une collation, et lui fait accepter une bague qu'il ôte du doigt de son père. Celui-ci "enrage,, mais n'ose le laisser voir.

Acte quatrième.— Dans le jardin, où la collation doit être servie, Harpagon voit son fils baiser la main de sa "prétendue,, belle-mère; ses soupçons s'éveillent: il apprend l'amour de son fils pour Mariane. Harpagon demande un bâton. Maître Jacques intervient qui les recon-

eilie, grâce à un malentendu. Le malentendu se dissipe et l'entente avec lui.

La Flèche a dérobé la cassette d'Harpagon, et l'apporte à Cléante. Harpagon reparait sur la scène, qu'il remplit de ses cris de désespoir.

L'action a fait un pas décisif: Cléante tient en main, avec la cassette où son père a mis son trésor et son cœur, le moyen de dénouer à son profit la situation.

Acte cinquième. — Harpagon a fait venir le commissaire, qui interroge maître Jacques. Celui-ci accuse Valère, pour se venger. Valère, à qui Harpagon reproche à mots couverts "un crime, une trahison,, croit qu'il s'agit de la promesse de mariage signée la veille, et s'avoue coupable. Mais s'il a ravi ce "trésor,, c'est "l'amour, le pouvoir de beaux yeux,, qui l'y a porté. L'amour, les beaux yeux d'une cassette? Harpagon n'y comprend rien. Valère précise alors; Harpagon veut le faire pendre "comme larron et comme suborneur.,,

Élise implore à genoux la grâce de son sauveur. Harpagon ne veut rien entendre, lorsqu'arrive le seigneur Anselme. On reconnaît qu'il est le père de Mariane et de Valère. Harpagon le prend aussitôt à partie pour les 10.000 écus qu'on lui a volés. Cléante arrive: "Vous aurez votre cassette, dit-il à son père, si vous me laissez Mariane.,, Harpagon oublie son amour pour Mariane et consent au double mariage de ses enfants, à condition toutefois qu'il reverra sa cassette, et qu'Anselme fera les frais des noces, et lui paiera un habit.

ACTE PREMIER

Scène III

[Harpagon croit toujours que tous ceux qui sont chez lui songent à le voler. La Flèche, valet du fils d' Harpagon, reste un instant dans la cour sans rien faire, parce qu'il attend son maître. Aussitôt Harpagon, croyant que La Flèche veut le voler, le met à la porte. Avant de le chasser, il le fouille et se rend ridicule par les propos d'avare qu'on lira plus loin.]

Harpagon, La Flèche.

Harpagon. — Hors d'ici tout à l'heure, et qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on détale de chez moi, maître¹ juré filou, vrai gibier de potence².

La Flèche, à part. — Je n'ai jamais rien vu de si méchant que ce maudit vieillard; et je pense, sauf correction, qu'il a le diable au corps.

Harpagon. — Tu murmures entre tes dents?

La Flèche. — Pourquoi me chassez-vous?

Harpagon. — C'est bien à toi, pendard, à me demander des raisons! Sors vite, que je ne t'assomme.

La Flèche. — Qu'est-ce que je vous ai fait?

Harpagon. — Tu m'as fait que je veux que tu sortes.

La Flèche. — Votre fils m'a donné ordre de l'attendre.

Harpagon. — Va-t'en l'attendre dans la rue, et ne sois point dans ma maison, planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe, et à faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir sans cesse devant moi un espion de mes affaires, un traître dont les yeux maudits assiègent toutes mes actions, dévorent ce que je possède, et furettent de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler.

La Flèche. — Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler? Êtes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses, et faites sentinelle jour et nuit?

Harpagon. — Je veux renfermer ce que bon me semble³,

et faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà-t-il pas de mes mouchards, qui prennent garde à ce qu'on fait? (Bas, à part.) Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent.

(Haut.) Ne serais-tu point homme⁴ à faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché?

La Flèche. — Vous avez de l'argent caché?

Harpagon. — Non, coquin, je ne dis pas cela. (Bas.) J'enrage. (Haut.) Je demande si, malicieusement, tu n'irais point faire courir le bruit que j'en ai.

La Flèche. — Hé! que nous importe que vous en ayez, ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose?

Harpagon (levant la main pour lui donner un soufflet.) — Tu fais le raisonneur! Je te baillerai⁵ de ce raisonnement-ci par les oreilles⁵. Sors d'ici, encore une fois.

La Flèche. — Eh bien, je sors.

Harpagon. — Attends: ne m'emportes-tu rien?

La Flèche. — Que vous emporterais-je?

Harpagon. — Tiens, viens çà, que je voie. Montre-moi tes mains.

La Flèche. — Les voilà.

Harpagon. — Les autres.

La Flèche. — Les autres?



N'as-tu rien mis ici dedans?

Harpagon. — Oui.

La Flèche. — Les voilà.

Harpagon (montrant les poches de la culotte de La Flèche.) — N'as-tu rien mis ici dedans ?

La Flèche. — Voyez vous-même.

Harpagon (tâtant les poches de la culotte.) — Ces grands hauts-de-chausses sont propres à devenir les receleurs des choses qu'on dérobe; et je voudrais qu'on en eût fait pendre quelqu'un.

La Flèche (à part.) — Ah! qu'un homme comme cela mériterait bien ce qu'il craint, et que j'aurais de joie à le voler!

Harpagon. — Qu'est-ce que tu parles de voler ?

La Flèche. — Je dis que vous fouilliez bien partout, pour voir si je vous ai volé.

Harpagon. — C'est ce que je veux faire. (Harpagon fouille dans les poches de la Flèche.)

La Flèche (à part.) — La peste soit de l'avarice et des avaricieux!

Harpagon. — De qui veux-tu parler ?

La Flèche. — Des avaricieux.

Harpagon. — Et qui sont-ils, ces avaricieux ?

La Flèche. — Des vilains et des ladres.

Harpagon. — Mais qui est-ce que tu entends par là ?

La Flèche. — Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous ?

Harpagon. — Je crois ce que je crois; mais je veux que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela.

La Flèche. — Je parle... je parle à mon bonnet.

Harpagon. — Et moi, je pourrais bien parler à ta barrette.

La Flèche. — Je ne nomme personne.

Harpagon. — Je te rosserai, si tu parles.

La Flèche. — Qui se sent morveux, qu'il se mouche⁶.

Harpagon. — Te tairas-tu ?

La Flèche. — Oui, malgré moi. Tenez, voilà encore une poche. Êtes-vous satisfait ?

Harpagon. — Allons, rends-le-moi sans te fouiller.

La Flèche. — Quoi ?

Harpagon. — Ce que tu m'as pris.

La Flèche. — Je ne vous ai rien pris du tout.

Harpagon. — Assurément ?

La Flèche. — Assurément.

Harpagon. — Adieu. Va-t'en à tous les diables !

La Flèche (à part.) — Me voilà bien congédié.

CONVERSATION

Qu'est-ce qu'un avare ?

Qui est La Flèche ?

Pourquoi La Flèche se promène-t-il dans la cour sans rien faire ?

Pourquoi Harpagon veut-il chasser La Flèche de chez lui ?

Pourquoi Harpagon a-t-il toujours peur d'être volé ?

Harpagon a-t-il en effet de l'argent caché chez lui ?

Pourquoi répète-t-il tout le temps qu'il n'en a pas ?

Pourquoi fouille-t-il dans les poches de La Flèche avant de le chasser ?

Pourquoi demande-t-il à voir les autres mains de La Flèche ?

Que fait La Flèche pour se moquer de l'Avare ?

D'après l'attitude et le langage de La Flèche, quelle idée vous faites-vous de son caractère ?

Mots et expressions. Locutions.

Galicismes. Synonymes.

Tout à l'heure: tout de suite.

Détaler: s'en aller rapidement.

Filou: syn. fripon, larron, voleur.

Sauf correction: sauf votre respect (μὲ τὸ συμπάθειο).

C'est bien à toi à me demander des raisons: tu n'as pas le droit de me questionner.

Sors vite, que....: sors vite de peur que...

Assiègent toutes mes actions: regardent avec malveillance tout ce que je fais.

Furettent de tous côtés: cherchent partout.

Diantre: diable.

Volable: qui peut être volé.

Ne voilà-t-il pas de mes mouchards: voilà bien de vrais mouchards.

Je te baillerai: je te donnerai. Le verbe *bailler* a vieilli.

Viens çà: viens ici.

Dérober: syn. voler.

Qu'on en eût fait pendre quelqu'un: quelqu'un de

ces porteurs de hauts-de-chausses.

La peste soit des avaricieux: puissent les avares mourir de la peste!

Ladre: avare sordide (ρυπαρὸς φιλάργυρος).

Qui est-ce que tu entends? qui veux-tu désigner?

Barrette: sorte de calotte. Parler à la barrette de quelqu'un, c'était lui parler sans ménagement et jeter par terre sa barrette. **Parler à ta barrette:** te souffleter, te donner une taloche.

Je te rosserai: je te battrai violemment.

Sans te fouiller: sans que je te fouille.

L'AVARE

ACTE III

Scène première.

[Harpagon veut donner une réception à Mariane, qu'il désire épouser, et à son père. Mais si son amour l'engage à une telle prodigalité, son avarice exige qu'il en coûte le moins possible. Après avoir donné des ordres en conséquence à toute la maisonnée, il interpelle maître Jacques, qui cumule les fonctions de cuisinier et de cocher. Valère, aimant en secret la fille d'Harpagon, s'est introduit auprès de lui en qualité d'intendant et flatte son avarice pour se faire bien venir.]

Harpagon, Valère, Dame Claude, Maître Jacques, Brindavoine, La Merluche*.

Harpagon. — Allons, venez çà tous, que je vous distribue mes ordres pour tantôt et règle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude. Commençons par vous. (Elle tient un balai). Bon, vous voilà les armes à la main¹. Je vous commets au soin de nettoyer partout; et surtout prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue, pendant le souper, au gouvernement des bouteilles; et s'il s'en écarte quelqu'une et qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous, et le rabattrai sur vos gages.

Maître Jacques. — Châtiment politique.

Harpagon. — Allez. Vous, Brindavoine, et vous, La Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres et de donner à boire, mais seulement lorsque l'on aura soif, et non pas selon la coutume de certains impertinents de laquais, qui viennent provoquer les gens, et les faire aviser de boire lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

*Dame Claude, servante d'Harpagon. — Brindavoine, La Merluche, laquais d'Harpagon.

Maître Jacques.— Oui: le vin pur monte à la tête.

La Merluche.— Quitterons-nous nos siquenilles, Monsieur?

Harpagon.— Oui, quand vous verrez venir les personnes; et gardez bien de gêter vos habits.

.....
Harpagon.— Ho ça! maître Jacques, approchez-vous, je vous ai gardé pour le dernier.

Maître Jacques.— Est-ce à votre cocher, Monsieur, ou bien à votre cuisinier, que vous voulez parler? car je suis l'un et l'autre.

Harpagon.— C'est à tous les deux.

Maître Jacques.— Mais à qui des deux le premier?

Harpagon.— Au cuisinier.

Maître Jacques.— Attendez donc, s'il vous plaît.

(Il ôte sa casaque de cocher, et paraît vêtu en cuisinier.)

Harpagon.— Quelle diantre de cérémonie² est-ce là?

Maître Jacques.— Vous n'avez qu'à parler.

Harpagon.— Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

Maître Jacques.— Grande merveille!

Harpagon.— Dis-moi un peu, nous feras-tu bonne chère?

Maître Jacques.— Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

Harpagon.— Que diable, toujours de l'argent! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire: "De l'argent, de l'argent, de l'argent!., Ah! ils n'ont que ce mot à la bouche: "De l'argent!., Toujours parler d'argent. Voilà leur épée³ de chevet³, de l'argent!

Valère.— Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille de faire bonne chère avec bien de l'argent: c'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant; mais pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

Maître Jacques.— Bonne chère avec peu d'argent!

Valère. — Oui.

Maître Jacques. — Par ma foi, Monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier: aussi bien vous mêlez-vous céans d'être le factotum.

Harpagon. — Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra?

Maître Jacques. — Voilà Monsieur votre intendant qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

Harpagon. — Haye! je veux que tu me répondes.

Maître Jacques. — Combien serez-vous de gens à table?

Harpagon. — Nous serons huit ou dix; mais il ne faut prendre que huit; quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

Valère. — Cela s'entend.

Maître Jacques. — Hé bien! il faudra quatre grands potages, et cinq assiettes.. Potages... Entrées...

Harpagon. — Què diable! Voilà pour traiter toute une ville entière.

Maître Jacques. — Rôt...

Harpagon (en lui mettant la main sur la bouche.) — Ah! traître, tu manges tout mon bien.

Maître Jacques. — Entremets...

Harpagon. — Encore?

Valère. — Est-ce que vous avez envie de faire crever toute le monde? et Monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès⁴.

Harpagon. — Il a raison.

Valère. — Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes; que pour se montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne; et que, suivant le dire d'un ancien, il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.

Harpagon. — Ah! que cela est bien dit! Approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie. Il faut vivre pour manger, et non pas manger pour vi... Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis?

Valère. — Qu'il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.

Harpagon (à maître Jacques.) — Oui. Entends-tu? (A Valère.) Qui est le grand homme qui a dit cela?

Valère. — Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

Harpagon. — Souviens-toi de m'écrire ces mots; je veux les faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

Valère. — Je n'y manquerai pas. Et pour votre soupé, vous n'avez qu'à me laisser faire: je réglerai tout cela comme il faut.

Harpagon. — Fais donc.

Maître Jacques. — Tant mieux; j'en aurai moins de peine.

Harpagon. — Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord: quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

Valère. — Reposez-vous sur moi.

CONVERSATION

Pourquoi Harpagon a-t-il décidé de donner ce dîner?

Quel ordre donne-t-il aux laquais qui doivent servir à boire?

Maître Jacques est-il cuisinier ou cocher?

Pourquoi Harpagon n'a pris qu'un seul homme pour être, à la fois, cocher et cuisinier?

Quel ordre donne Harpagon à Maître Jacques?

Quels plats propose Maître Jacques?

Pourquoi Harpagon se met-il en fureur?

Que déclare Valère?

Pourquoi fait-il semblant d'être du même avis que l'Avare?

Comment trouvez-vous la maxime de Valère?

'A qui est attribuée cette maxime?

Quand on invite quelqu'un à dîner, comment faut-il le traiter?

Mots et expressions. Locutions.

Galicismes. Synonymes.

Venez çà: venez ici.

Pour tantôt: pour tout à l'heure, pour ce soir.

Son emploi: son travail.

Je vous commets au soin de nettoyer: je vous charge de nettoyer.

Prenez garde: faites bien attention.

Je vous constitue au gouvernement des bouteilles: je vous confie le gouvernement des bouteilles, je vous charge de prendre soin des bouteilles.

S'il s'en écarte quelqu'une: s'il s'en perd une seule.

S'en prendre à quelqu'un de quelque chose, gallicisme: en rejeter sur lui la responsabilité (τὰ βάζω μ' αὐτόν): il s'en prit à moi.

Châtiment politique: châtement sage, habile.

Je vous établis dans la charge: je vous charge de...

La coutume: syn. habitude, f.

Impertinent: syn. insolent.

Gardez bien: faites bien attention.

Bien de l'argent: beaucoup d'argent.

Leur épée de chevet, locution proverbiale: leur grand argument, l'expédient qui doit remédier à tout.

Il n'y a si pauvre esprit qui n'en fit autant: le plus pauvre esprit, l'homme le plus sot en ferait autant.

Par ma foi: en vérité.

Céans: ici dedans.

Factotum (prononcez: fak-to-tom'): celui qui fait tout, qui se mêle de tout (ὅστις εἶνε εἰς τὰ μέσα καὶ εἰς τὰ ἔξω).

Cela s'entend: cela se comprend, cela est évident.

Cinq assiettes: cinq assiettes d'entrées.

Pour traiter: pour nourrir.

Rôt: rôti, m.

'A force de: locution; voir page 24.

Mangeaille: nourriture trop abondante.

Précepte: syn. commandement, m.

Préjudiciable: syn. nuisible.

Coupe-gorge: lieu écarté et mal fréquenté où l'on court risque d'être volé ou assassiné.

Qu'une table: gallicisme:

Ce sont de vilaines choses que l'orgueil et la vanité. Ce fut un grand conquérant que Napoléon.

Viandes: toute espèce d'aliments.

Sentence: syn. maxime, f.

D'abord: tout de suite.

Haricot: haricot de mouton, ragoût fait avec du mouton, des pommes de terre et des navets.

Reposez-vous sur moi: fiez-vous à moi et soyez en repos.

L' AVARE

ACTE III

Scène première.

Harpagon, Valère, Maître Jacques.

Harpagon.— Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.



Attendez. Ceci s'adresse au cocher.

Maître Jacques.— Attendez. Ceci s'adresse au cocher. (Il remet sa casaque.) Vous dites...

Harpagon.— Qu'il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire...

Maître Jacques.— Vos chevaux, Monsieur? Ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière, les pauvres bêtes n'en ont point, et ce serait fort mal parler; mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont

Θ. Κυπρίου Γαλλική Μέθοδος Έκτης Τάξεως, Έκδοσις Ε' 1937 6

plus rien que des idées ou des fantômes, des façons de chevaux.

Harpagon.— Les voilà bien malades: ils ne font rien.

Maître Jacques.— Et pour ne faire rien, Monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudrait bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, de manger de même. Cela me fend le cœur de les voir ainsi exténués; car enfin j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même, quand je les vois pâtir; je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche; et c'est être, Monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain¹.

Harpagon.— Le travail ne sera pas grand d'aller jusqu'à la foire.

Maître Jacques.— Non, je n'ai pas le courage de les mener, et je ferais conscience de leur donner des coups de fouet, en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînaient un carrosse, qu'ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes?

Valère.— Monsieur, j'obligerai le voisin Picard à se charger de les conduire: aussi bien nous fera-t-il ici besoin² pour apprêter le souper.

Maître Jacques.— Soit: j'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre que sous la mienne.

Valère.— Maître Jacques fait bien le raisonnable!

Maître Jacques.— Monsieur l'intendant fait bien le nécessaire!

Harpagon.— Paix!

Maître Jacques.— Monsieur, je ne saurais souffrir³ les flatteurs; et je vois que ce qu'il en fait, que ses contrôles perpétuels sur le pain et le vin, le bois, le sel et la chandelle, ne sont rien que pour vous gratter et vous faire sa cour. J'enrage de cela, et je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous; car enfin je me sens pour vous de la tendresse, en dépit que j'en aie; et après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

Harpagon. — Pourrais-je savoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi ?

Maître Jacques. — Oui, Monsieur, si j'étais assuré que cela ne vous fâchât point.

Harpagon. — Non, en aucune façon.

Maître Jacques. — Pardonnez-moi: je sais fort bien que je vous mettrais en colère.

Harpagon. — Point du tout: au contraire, c'est me faire plaisir, et je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

Maître Jacques. — Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet; et que l'on n'est point plus ravi que de faire sans cesse des contes de votre lésine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-temps⁴ et les vigiles⁵, afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde. L'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le temps des étrennes, ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner le chat d'un de vos voisins, pour vous avoir mangé un reste de gigot de mouton. Celui-ci, que l'on vous surprit une nuit, en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux; et que votre cocher, qui était celui d'avant moi, vous donna dans l'obscurité je ne sais combien de coups de bâton, dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin voulez-vous que je vous dise? On ne saurait aller nulle part où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces; vous êtes la fable et la risée de tout le monde; et jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain et de fesse-mathieu.

Harpagon (en le battant.) — Vous êtes un sot, un maraud, un coquin, et un impudent.

Maître Jacques. — Hé bien! ne l'avais-je pas deviné? Vous n'avez pas voulu me croire; je vous avais bien dit que je vous fâcherais de vous dire la vérité.

Harpagon. — Apprenez à parler.

CONVERSATION

Quel ordre donne Harpagon à maître Jacques ?

Comment maître Jacques va-t-il s'habiller ?

Pourquoi refuse-t-il de mener les chevaux à la foire ?

D'après le langage de maître Jacques, quelle idée vous faites-vous de son caractère ?

Que dit Valère pour flatter Harpagon et faire enrager maître Jacques ?

Pourquoi Valère fait tout le temps des économies et gronde sans cesse les domestiques ?

• Pourquoi l'Avare tient-il à savoir ce qu'on dit de lui ?

Pourquoi maître Jacques pense-t-il que si l'Avare le savait il se mettrait en colère ?

Énumérez ce qu'on dit d'Harpagon.

Pourquoi Harpagon se fâche-t-il ?

Que dit-il à maître Jacques ?

Mots et expressions. Locutions.

Gallicismes. Synonymes.

Litière (ἀχρόστρωμα τῶν ζώων). Ce cheval est sur la litière: il est malade, estropié, à ne pouvoir sortir de l'écurie.

Des façons de chevaux: ce ne sont plus de vrais chevaux, tant ils sont maigres.

Il leur vaudrait mieux, gallicisme: **Il vaut mieux** (εἶνε καλλίτερα) que nous partions demain. **Il vaudrait mieux** (θὰ ἦτο προτιμότερον) vous taire.

Exténués: épuisés de fatigue.

J'ai une tendresse qu'il me semble: j'ai une tendresse telle qu'il me semble.

Pâtir: souffrir.

Je m'ôte les choses de la bouche: je prends sur ma nourriture.

Avoir pitié (εὐσπλαγχνίζομαι, λυποῦμαι), locution: **Il a pitié** des pauvres. **Ayez pitié** de lui.

Je ferais conscience de:

je croirais mal agir en faisant cela.

Qu'ils ne peuvent pas: quand ils ne peuvent pas.

Aimer mieux: préférer, voir page 25.

Raisonnable est pris ici dans le sens de **raisonneur** (ἀντιλόγος, ὀναντίαλέγων).

Faire le nécessaire: faire l'empressé, se mêler de tout.

Paix! restez tranquilles! taisez-vous!

Contrôle: vérification, f.

Gratter quelqu'un: dire quelque chose qui lui plaît et à quoi il est fort sensible.

Faire la cour à quelqu'un: se montrer assidu auprès de quelqu'un.

En dépit que j'en aie: malgré les raisons que j'ai d'éprouver pour vous un sentiment contraire.

Mettre en colère (παροργίζω), se **mettre en colère** (ὀργίζομαι, θυμώνω), galli-

cisme: Cela le mit en colère. Je vous en prie, ne vous mettez pas en colère.

Comme: comment.

Franchement: syn. sincèrement.

Brocards: railleries, paroles moqueuses et blessantes.

À votre sujet: à propos de vous.

Lésine: extrême avarice, avarice sordide.

Votre monde: vos domestiques.

Dans le temps de leur sortie d'avec vous: quand ils doivent quitter votre service.

Faire assigner: faire venir devant le juge.

Accommoder de toutes pièces: ajuster, habiller des pieds à la tête: ici, ridiculiser de la tête aux pieds, de toutes les façons.

Fesse-mathieu: usurier sordide.

Maraud: drôle, mauvais garnement.

L'AVARE

ACTE IV

Scène VI

La Flèche (Sortant du jardin, avec une cassette.)— Ah! Monsieur, que je vous trouve à propos! suivez-moi vite.

Cléante.— Qu'y a-t-il?

La Flèche.— Suivez-moi, vous dis-je: nous sommes bien.

Cléante.— Comment?

La Flèche.— Voici votre affaire.

Cléante.— Quoi?

La Flèche.— J'ai guigné ceci tout le jour.

Cléante.— Qu'est-ce que c'est?

La Flèche.— Le trésor de votre père, que j'ai attrapé.

Cléante.— Comment as-tu fait?

La Flèche.— Vous saurez tout. Sauvons-nous; je l'entends crier.

Scène VII

Harpagon (Il crie au voleur dès le jardin, et vient sans chapeau.)— Au voleur! au voleur! à l'assassin! au meurtrier! Justice, juste Ciel! Je suis perdu, je suis assassiné, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être! Qu'est-il devenu? Où est-il? Où se cache-t-il? Que ferai-je pour le trouver? Où courir? Où ne pas courir? N'est-il point là? N'est-il point ici? Qui est-ce? Arrête! Rends-moi mon argent, coquin... (Il se prend lui-même le bras.) Ah! c'est moi! Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas! mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami! on m'a privé de toi; et puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie; tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde: sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait, je n'en puis plus; je me meurs, je suis mort, je suis enterré. N'y

a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent ou en m'apprenant qui l'a pris? Euh? que dites-vous? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit² qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure;

et l'on a choisi justement le temps que je parlais à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller quérir la justice, et faire donner la question à toute la maison: à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi! Que de gens assemblés³! Je ne jette mes regards sur



Rends-moi mon argent, coquin!

personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Eh! de quoi est-ce qu'on parle là? de celui qui m'a dérobé? Quel bruit fait-on là-haut? Est-ce mon voleur qui y est? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous? Ils me regardent tous et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part sans doute au vol que l'on m'a fait. Allons, vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences et des bourreaux! Je veux faire pendre tout le monde; et si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

ACTE V

Scène première.

Harpagon, Le commissaire.

Le commissaire. — Laissez-moi faire: je sais mon métier, Dieu merci. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir des vols; et je voudrais avoir autant de sacs de mille francs que j'ai fait pendre de personnes.

Harpagon. — Tous les magistrats sont intéressés à prendre cette affaire en main; et si l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderai justice de la justice.

Le commissaire. — Il faut faire toutes les poursuites requises. Vous dites qu'il y avait dans cette cassette...

Harpagon. — Dix mille écus bien comptés.

Le commissaire. — Dix mille écus!

Harpagon. — Dix mille écus!

Le commissaire. — Le vol est considérable.

Harpagon. — Il n'y a point de supplice assez grand pour l'énormité de ce crime; et s'il demeure impuni, les choses les plus sacrées ne sont plus en sûreté.

Le commissaire. — En quelles espèces était cette somme?

Harpagon. — En bons louis d'or et pistoles bien trébuchantes.

Le commissaire. — Qui soupçonnez-vous de ce vol?

Harpagon. — Tout le monde; et je veux que vous arrêtiez prisonniers la ville et les faubourgs.

Le commissaire. — Il faut, si vous m'en croyez, n'effrayer personne, et tâcher doucement d'attraper quelques preuves, afin de procéder après par la rigueur au recouvrement des deniers qui vous ont été pris.

CONVERSATION

Qui a dérobé la cassette d'Harpagon?

Où était cachée cette cassette?

À qui La Flèche apporte-t-il la cassette?

Que fait l'Avare ?

Pourquoi remplit-il la scène de ses cris de désespoir ?

Pourquoi est-il ridicule ?

Sur qui se portent ses soupçons ?

Que veut-il faire pour retrouver son argent ?

Pourquoi fait-il venir le commissaire ?

Que lui demande le commissaire ?

Quelle somme y avait-il dans la cassette ?

En quelles espèces était cette somme ?

Pourquoi Harpagon veut-il arrêter tout le monde ?

Que lui conseille le commissaire ?

Mots et expressions. Locutions.

Galicismes. Synonymes.

'A propos: à point. *

Nous sommes bien: tout va bien pour nous.

J'ai guigné: j'ai guetté.

Sauvons-nous: allons-nous en.

Support: syn. appui, m. soutien, m.

C'en est fait, gallicisme: c'est fini.

Se mourir: être sur le point de mourir, être près de mourir.

Le coup: le vol.

Épier l'heure: choisir le bon moment en prenant toute sorte de précautions.

Quérir: chercher.

Donner la question à un accusé, mettre à la question

un accusé: torturer un accusé pour lui arracher des aveux.

'A toute la maison: à toutes les personnes qui sont dans la maison.

Avoir part: participer.

Dieu merci: grâce à Dieu.

Prendre une affaire en main: se charger soi-même de la direction d'une affaire.

L'énormité: la gravité.

Espèces: monnaie, f.

Trébuchantes: pesantes, ni fausses ni rognées.

Effaroucher: syn. effrayer.

Doucement: par la douceur.

Des deniers: de l'argent.

L'AVARE

ACTE V

Scène II

Maître Jacques, Harpagon, Le commissaire.

Maître Jacques (au bout du théâtre, en se retournant du côté dont il sort).— Je m'en vais revenir¹. Qu'on me l'égorge² tout à l'heure; qu'on me lui fasse griller les pieds, qu'on me le mette dans l'eau bouillante, et qu'on me le pende au plancher.

Harpagon.— Qui? celui qui m'a dérobé?

Maître Jacques.— Je parle d'un cochon de lait que votre intendant vient de m'envoyer, et je veux vous l'accommoder à ma fantaisie.

Harpagon.— Il n'est pas question de cela; et voilà Monsieur à qui il faut parler d'autre chose.

Le commissaire.— Ne vous épouvantez point. Je suis un homme à ne vous point scandaliser, et les choses iront dans la douceur.

Maître Jacques.— Monsieur est de votre soupé³?

Le commissaire.— Il faut ici, mon cher ami, ne rien cacher à votre maître.

Maître Jacques.— Ma foi! Monsieur, je montrerai tout ce que je sais faire, et je vous traiterai du mieux qu'il me sera possible.

Harpagon.— Ce n'est pas là l'affaire.

Maître Jacques.— Si je ne vous fais pas aussi bonne chère que je voudrais, c'est la faute de monsieur votre intendant, qui m'a rogné les ailes avec les ciseaux de son économie.

Harpagon.— Traître, il s'agit d'autre chose que de souper; et je veux que tu me dises des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

Maître Jacques.— On vous a pris de l'argent?

Harpagon.— Oui, coquin; et je m'en vais te pendre, si tu ne me le rends.

Le commissaire.— Mon Dieu! ne le maltraitez point. Je vois à sa mine qu'il est honnête homme et que, sans se faire mettre en prison, il vous découvrira ce que vous voulez savoir. Oui, mon ami, si vous nous confessez la chose, il ne vous sera fait aucun mal, et vous serez récompensé comme il faut par votre maître. On lui a pris aujourd'hui son argent, et il n'est pas que vous ne sachiez quelques nouvelles de cette affaire.

Maître Jacques (à part.) Voici justement ce qu'il me faut pour me venger de notre intendant; depuis qu'il est entré céans, il est le favori, on n'écoute que ses conseils; et j'ai aussi sur le cœur les coups de bâton de tantôt.

Harpagon.— Qu'as-tu à ruminer?

Le commissaire.— Laissez-le faire: il se prépare à vous contenter, et je vous ai bien dit qu'il était honnête homme.

Maître Jacques.— Monsieur, si vous voulez que je vous dise les choses, je crois que c'est Monsieur votre cher intendant qui a fait le coup.

Harpagon.— Valère?

Maître Jacques.— Oui.

Harpagon.— Lui, qui me paraît si fidèle?

Maître Jacques.— Lui-même. Je crois que c'est lui qui vous a dérobé.

Harpagon.— Et sur quoi le crois-tu?

Maître Jacques.— Sur quoi?

Harpagon.— Oui.

Maître Jacques.— Je le crois... sur ce que je le crois.

Le commissaire.— Mais il est nécessaire de dire les indices que vous avez.

Harpagon.— L'as-tu vu rôder autour du lieu où j'avais mis mon argent?

Maître Jacques.— Oui vraiment... Où était-il votre argent?

Harpagon.— Dans le jardin.

Maître Jacques. — Justement; je l'ai vu rôder dans le jardin. Et dans quoi est-ce que cet argent était?

Harpagon. — Dans une cassette.

Maître Jacques. — Voilà l'affaire; je lui ai vu⁴ une cassette.

Harpagon. — Et cette cassette, comment est-elle faite? Je verrai bien si c'est la mienne.

Maître Jacques. — Comment elle est faite?

Harpagon. — Oui.

Maître Jacques. — Elle est faite.. elle est faite comme une cassette.

Le commissaire. — Cela s'entend. Mais dépeignez-la un peu, pour voir.

Maître Jacques. — C'est une grande cassette.

Harpagon. — Celle qu'on m'a volée est petite.

Maître Jacques. — Eh! oui, elle est petite, si on le veut prendre par là; mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient⁵.

Le commissaire. — Et de quelle couleur est-elle?

Maître Jacques. — De quelle couleur?

Le commissaire. — Oui.

Maître Jacques. — Elle est de couleur... là, d'une certaine couleur... Ne sauriez-vous⁶ m'aider à dire?

Harpagon. — Euh?

Maître Jacques. — N'est-elle pas rouge?

Harpagon. — Non, grise.

Maître Jacques. — Eh! oui, gris-rouge: c'est ce que je voulais dire.

Harpagon. — Il n'y a point de doute: c'est elle assurément. Écrivez, Monsieur, écrivez sa déposition. Ciel! à qui désormais se fier? Il ne faut plus jurer de rien; et je crois après cela que je suis homme à m^e voler moi-même.

Maître Jacques. — Monsieur, le voici qui revient. Ne lui allez pas dire au moins que c'est moi qui vous ai découvert cela.

CONVERSATION

Par quels préparatifs maître Jacques est-il occupé?
Que vient-il demander à son maître?

De quoi lui parle-t-il ? (R é p . . . de cuisine, de cochon de lait).

Que lui répond l'Avare?

Comment trouvez-vous la méprise du cuisinier-cocher?

Que dit le commissaire afin de tirer quelque chose de maître Jacques?

Pourquoi lui promet-il une récompense?

Pourquoi Harpagon épie-t-il les moindres paroles de son valet?

Pourquoi maître Jacques accuse-t-il le favori et cher intendant de l'Avare?

A-t-il des indices?

Harpagon remarque-t-il les questions adroites de maître Jacques qui lui permettent de répondre toujours sans se compromettre?

Comment maître Jacques corrige-t-il ses propres erreurs? (R é p . . . avec une habileté consommée).

Que conclut l'Avare?

Mots et expressions. Locutions.

Gallicismes. Synonymes.

Je m'en vais revenir: je vais revenir.

Tout à l'heure: dans un moment.

Vient de m'envoyer: gallicisme; voir page 25.

Accommoder: apprêter.

'A ma fantaisie: comme il me plaît.

Il n'est pas question de cela: il ne s'agit pas de

cela, la question n'est pas là.

S'épouvanter: syn. s'effrayer.

Scandaliser: diffamer, décrier en faisant du scandale.

Du mieux qu'il me sera possible: de mon mieux, aussi bien qu'il est possible.

Rogner les ailes à quel-

qu'un (κόπτω τὰ πτερά-
τινος) gallicisme: Mon fils
faisait trop de dépenses, j'ai
été obligé de lui rogner les
ailes.

Je m'en vais te pendre:
je vais te pendre.

Honnête homme: homme
de bonne compagnie, qui
avouera tout, en douceur,
pour éviter le scandale.

**Il n'est pas que vous ne
sachiez:** vous n'êtes pas
sans savoir.

Avoir quelque chose sur

le cœur, gallicisme: en avoir,
en conserver du regret, du
ressentiment (λυποῦμαι, ἄ-
γανακτῶ διὰ τι).

Ruminer, sens figuré: ré-
fléchir silencieusement, rou-
ler dans son esprit.

Contenter: syn. satisfaire.

Il ne faut jurer de rien:
il ne faut jamais répondre
de ce qu'on fera, ni de ce
qui peut arriver.

**Je suis homme à me
voler:** je suis capable de
me voler.

L'AVARE

ACTE V

Scène VI

Cléante, Valère, Mariane, Harpagon, Anselme,
Maître Jacques, Le commissaire.

Cléante. — Ne vous tourmentez point, mon père, et n'accusez personne. J'ai découvert des nouvelles de votre affaire, et je viens ici pour vous dire que, si vous voulez vous résoudre à me laisser épouser Mariane, votre argent vous sera rendu.

Harpagon. — Où est-il ?

Cléante. — Ne vous en mettez point en peine. Il est en lieu dont je répons, et tout ne dépend que de moi. C'est à vous de me dire à quoi vous vous déterminez; et vous pouvez choisir, ou de me donner Mariane, ou de perdre votre cassette.

Harpagon. — N'en a-t-on rien ôté ?

Cléante. — Rien du tout. Voyez si c'est votre dessein de souscrire à ce mariage, et de joindre votre consentement à celui de sa mère¹, qui lui laisse la liberté de faire un choix entre nous deux.

Mariane. — Mais vous ne savez pas que ce n'est pas assez que ce consentement, et que le Ciel, avec un frère que vous voyez, vient de me rendre un père dont vous avez à m'obtenir².

Anselme. — Le Ciel, mes enfants, ne me redonne point à vous pour être contraire à vos vœux. Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune personne tombera sur le fils plutôt que sur le père. Allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'est pas nécessaire d'entendre, et consentez ainsi que moi à ce double hyménée.

Harpagon. — Il faut, pour me donner conseil, que je voie ma cassette.

Cléante. — Vous la verrez saine et entière.

Harpagon. — Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfants.

Anselme. — Hé bien! j'en ai pour eux; que cela ne vous inquiète point.

Harpagon. — Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages?

Anselme. — Oui. Je m'y oblige: êtes-vous satisfait?

Harpagon. — Oui, pourvu que, pour les noces, vous me fassiez faire un habit.

Anselme. — D'accord. Allons jouir de l'allégresse que cet heureux jour nous présente.

Le commissaire. — Holà! Messieurs, holà! Tout doucement, s'il vous plait: qui me payera mes écritures?

Harpagon. — Nous n'avons que faire de vos écritures.

Le commissaire. — Oui, mais je ne prétends pas, moi, les avoir faites pour rien.

Harpagon (montrant maître Jacques). — Pour votre paiement, voilà un homme que je vous donne à pendre.

Maître Jacques. — Hélas! comment faut-il donc faire? On me donne des coups de bâton pour dire vrai³, et on veut me pendre pour mentir⁴.

Anselme. — Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner cette imposture.

Harpagon. — Vous payerez donc le Commissaire?

Anselme. — Soit. Allons vite faire part de notre joie à notre mère.

Harpagon. — Et moi, voir ma chère cassette.

CONVERSATION

De quoi se sert Cléante pour contrarier les projets de son père?

Comment achète-t-il le consentement d'Harpagon?

A quelle condition Harpagon consent-il au double mariage de ses enfants?

Quels sont ces deux mariages (Rép... celui de

Cléante, son fils, avec Mariane, et celui d'Élise, sa fille, avec Valère).

Qui fait les frais de noces ?

Qui est le seigneur Anselme ?

Que demande encore Harpagon au seigneur Anselme ?

Que dit le commissaire ?

Que lui répond Harpagon ?

Qui paye les frais de procédure du commissaire ?

Mots et expressions. Locutions.

Galicismes. Synonymes.

Se tourmenter: s'inquiéter.

Ne pas se mettre en peine: ne pas s'inquiéter, ne pas s'embarrasser.

Je réponds: je prends la responsabilité sur moi.

C'est à vous de me dire, gallicisme: **C'est à vous de** (εις σέ ἀπόκειται νά) vous montrer digne de cet honneur.

Se déterminer: se décider.

De souscrire à ce mariage: de consentir à ce mariage.

Ce n'est pas assez que ce consentement: gallicisme; voir page 80.

Vient de me rendre: gal-

licisme; voir page 25.

Habit: habit de cérémonie.

Mes écritures: mes frais de procédure.

Nous n'avons que faire de vos écritures, gallicisme: **Je n'ai que faire** de vos conseils (δέν χρειάζομαι τὰς συμβουλὰς σας). **Je n'ai que faire** de lui ni de ses visites.

Faire part de quelque chose à quelqu'un (ἀναγγέλλω, γνωστοποιῶ τι εἰς τινα), gallicisme: Je viens vous **faire part** de mon mariage. Ne faites rien sans m'**en faire part**. Quand vous aurez des nouvelles, **faites-m'en part**.



Poésie Lyrique

1. Extase.

J'étais seul près des flots, par une nuit d'étoiles.
Pas un nuage aux cieus, sur les mers pas de voiles.
Mes yeux plongeaient plus loin que le monde réel.
Et les bois, et les monts, et toute la nature,
Semblaient interroger dans un confus murmure
Les flots des mers, les feux du ciel.

Et les étoiles d'or, légions infinies,
'A voix haute, à voix basse, avec mille harmonies,
Disaient, en inclinant leurs couronnes de feu;
Et les flots bleus, que rien ne gouverne et n'arrête,
Disaient, en recourbant l'écume de leur crête :
— C'est le Seigneur, le Seigneur Dieu!

VICTOR HUGO
(Les Orientales.)

Questions.

Où se trouvait le poète, par une nuit d'étoiles? Comment était le ciel?... Et la mer? Où plongeaient ses yeux? Que semblait faire toute la nature? Que répondaient les étoiles et les flots?

2. Le loup et la cigogne.

Les loups mangent gloutonnement.
Un loup donc étant de frairie¹
Se pressa, dit-on, tellement
Qu'il en pensa² perdre la vie³:



“ Elle retira l'os.

Un os lui demeura bien avant au gosier.
 De bonheur pour ce loup qui ne pouvait crier,
 Près de là passe une cigogne.
 Il lui fait signe; elle accourt.
 Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
 Elle retira l'os, puis, pour un si bon tour⁴,
 Elle demanda son salaire.
 “Votre salaire! dit le loup,
 Vous riez, ma bonne commère!
 Quoi! ce n'est pas encor beaucoup
 D'avoir de mon gosier retiré votre cou?
 Allez, vous êtes une ingrate:
 Ne tombez jamais sous ma patte.”

LA FONTAINE

Questions.

Que fit le loup? Où lui demeura l'os? Qui le retira? La cigogne avait-elle bien agi?—Et le loup? Pensez-vous qu'il trouve vraiment la cigogne ingrate? Pourquoi lui parle-t-il ainsi?

3. Le voyage imaginaire.

L'automne accourt, et sur son aile humide
 M'apporte encor de nouvelles douleurs.
 Toujours souffrant, toujours pauvre et timide,
 De ma gâité je vois pâlir les fleurs.
 Arrachez-moi des fanges de Lutèce¹;
 Sous un beau ciel mes yeux devraient s'ouvrir².
 Tout jeune aussi je rêvais à la Grèce:
 C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

En vain³ faut-il qu'on me traduise Homère:
 Oui, je fus Grec; Pythagore⁴ a raison.
 Sous Périclès j'eus Athènes pour mère;
 Je visitai Socrate en sa prison;
 De Phidias j'encensai⁵ les merveilles;
 De l'Ilissus j'ai vu les bords fleurir,
 J'ai sur l'Hymette éveillé les abeilles:
 C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Dieux! qu'un seul jour⁶, éblouissant ma vue,
 Ce beau soleil me réchauffe le cœur!
 La liberté, que de loin je salue,
 Me crie: Accours, Thrasybule⁷ est vainqueur.
 Partons! partons! la barque est préparée!
 Mer, en ton sein garde-moi de périr;
 Laisse ma Muse aborder au Pirée:
 C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Il est bien doux, le ciel de l'Italie;
 Mais l'esclavage en obscurcit l'azur.
 Vogue plus loin, nocher, je t'en supplie;
 Vogue où là-bas⁸ renaît un jour si pur.
 Quels sont ces flots? quel est ce roc sauvage?
 Quel sol brillant à mes yeux vient s'offrir?
 La tyrannie expire sur la plage:
 C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Daignez au port accueillir un barbare⁹,
 Vierges d'Athènes; encouragez ma voix.
 Pour vos climats je quitte un ciel avare¹⁰
 Où le génie est l'esclave des rois.
 Sauvez ma lyre, elle est persécutée;
 Et, si mes chants pouvaient vous attendrir,
 Mêlez ma cendre aux cendres de Tyrtée:
 Sous ce beau ciel je suis venu mourir.

BÉRANGER

Questions.

Où le poète s'imagine-t-il voyager? Pourquoi voudrait-il mourir en Grèce? Par quoi y est-il attiré? Quelle impression vous a produite cette poésie? Quels sont les vers qui vous ont le plus frappé?

4. L'enfant grec.

Les Turcs ont passé là: tout est ruine et deuil.
 Chio, l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil,
 Chio, qu'ombrageaient les charmillés,
 Chio, qui dans les flots reflétait ses grands bois,
 Ses coteaux, ses palais, et le soir quelquefois
 Un chœur dansant de jeunes filles.

Tout est désert: mais non, seul près des murs noircis,
 Un enfant aux yeux bleus, un enfant grec, assis,
 Courbait sa tête humiliée.
 Il avait pour asile, il avait pour appui
 Une blanche aubépine, une fleur, comme lui
 Dans le grand ravage oubliée.

"Ah! pauvre enfant, pieds nus sur les rocs anguleux!
 Hélas! pour essayer les pleurs de tes yeux bleus
 Comme le ciel et comme l'onde,

Pour que dans leur azur, de larmes orageux,
 Passe le vif éclair de la joie et des jeux,
 Pour relever ta tête blonde,

«Que veux-tu? bel enfant, que te faut-il donner
 Pour rattacher gaîment et gaîment ramener
 En boucles sur ta blanche épaule
 Ces cheveux qui du fer n'ont pas subi l'affront¹,
 Et qui pleurent épars autour de ton beau front,
 Comme les feuilles sur le saule?

“Qui pourrait dissiper tes chagrins nébuleux?
 Est-ce d'avoir ce lis, bleu comme tes yeux bleus,
 Qui d'Iran² borde le puits sombre?
 Ou le fruit du tuba, de cet arbre si grand
 Qu'un cheval au galop met, toujours en courant,
 Cent ans à sortir de son ombre?

“Veux-tu, pour me sourire, un bel oiseau des bois,
 Qui chante avec un chant plus doux que le hautbois,
 Plus éclatant que les cymbales?
 Que veux-tu: fleur, beau fruit, ou l'oiseau merveilleux?
 —Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,
 Je veux de la poudre et des balles.”

VICTOR HUGO
 (Les Orientales.)

Questions.

Dites ce que le poète a voulu peindre dans ces vers. Comment a-t-il peint le grand ravage de Chio? Comment représente-t-il l'enfant grec? Quel but s'est proposé Victor Hugo en écrivant cette poésie?

5. Aux ruines de la Grèce païenne.

O sommets du Taygète¹, ô rives du Pénée²,
 De la sombre Tempé³ vallons silencieux,
 O campagnes d'Athènes⁴, ô Grèce infortunée,
 Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes dieux?
 Doux pays, que de fois ma muse en espérance
 Se plut à voyager sous ton ciel toujours pur!
 De ta paisible mer, où Vénus prit naissance,
 Tantôt du haut des monts je contemplais l'azur,
 Tantôt, cachant au jour ma tête ensevelie
 Sous tes bosquets hospitaliers,
 J'arrêtais vers le soir, dans un bois d'oliviers,
 Un vieux pâtre de Thessalie.

“Des dieux de ce vallon contez-moi les secrets,
 Berger, quelle déesse habite ces fontaines?
 Voyez-vous quelquefois les nymphes des forêts
 Entr'ouvrir l'écorce des chênes?
 Bacchus vient-il encor féconder vos coteaux?
 Ce gazon, que rougit le sang d'un sacrifice,
 Est-ce un autel aux dieux des champs et des troupeaux,
 Est-ce le tombeau d'Eurydice?„

Des champs du Sunium, des bois du Cithéron,
 Descends, peuple chéri de Mars⁵ et de Neptune⁶!
 Vous, relevez les murs; vous, préparez les dards;
 Femmes, offrez vos vœux sur ces marbres épars;
 Là fut l'autel de la Fortune.
 Autour de ces rochers rassemblez-vous, vieillards,
 Ce rocher portait la tribune;
 Sa base encor debout parle encor aux héros
 Qui peuplent la nouvelle Athènes,
 Prêtez l'oreille⁷... il a retenu quelques mots
 Des harangues de Démosthènes.
 Guerre, guerre aux tyrans! Nochers, fendez les flots!

Du haut de son tombeau Thémistocle domine
 Sur ce port qui l'a vu si grand ;
 Et la mer à vos pieds s'y brise en murmurant
 Le nom sacré de Salamine.
 Guerre aux tyrans ! Soldats, le voilà ce clairon
 Qui des Perses jadis a glacé le courage !
 Sortez par ce portique, il est d'heureux présage⁸.
 Pour revenir vainqueur, par là sortit Cimon ;
 C'est là que de son père on suspendit l'image !
 Partez, marchez, courez, vous courez au carnage,
 C'est le chemin de Marathon.
 O sommets du Taygète, ô débris du Pirée,
 O Sparte, entendez-vous leurs cris victorieux ?
 La Grèce a des vengeurs, la Grèce est délivrée,
 La Grèce a retrouvé ses héros et ses dieux !

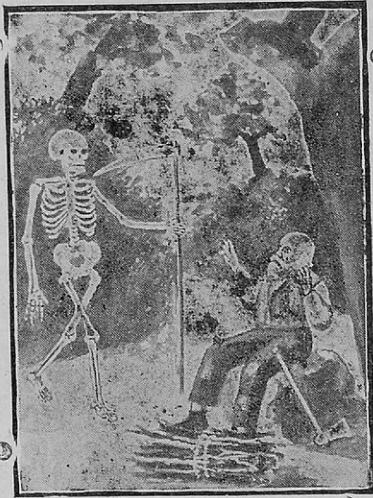
CASIMIR DELAVIGNE

Questions.

Où le poète se sent-il transporté ? Quelle est l'idée qu'il exprime dans cette poésie ? Quels sentiments éprouve-t-il ? Quelle impression vous a produite cette poésie ?

6. Le bûcheron et la Mort.

Le dos chargé de bois¹ et le corps tout en eau²,
 Un pauvre bûcheron, dans l'extrême vieillesse,
 Marchait en haletant de peine et de détresse.
 Enfin, las de souffrir³, jetant là son fardeau,



Le bûcheron et la Mort.

Plutôt que de s'en voir⁴ accablé de nouveau,
 Il souhaite la Mort, et cent fois il l'appelle.
 La Mort vint à la fin: "Que veux-tu? cria-t-elle.
 —Qui? moi! dit-il alors, prompt à se corriger:
 Que tu m'aides à me charger.,"

BOILEAU

Questions.

Comment marchait le bûcheron? Pourquoi appelait-il la Mort?
 Que lui demanda celle-ci? Que répondit le bûcheron? Quelle est
 la morale de cette fable?

7. Le chêne et le roseau.



Le chêne un jour dit au roseau :
 « Vous avez bien sujet d'accuser la nature :
 Un roitelet pour vous est un pesant fardeau ;
 Le moindre vent qui d'aventure
 Fait rider la face de l'eau,
 Vous oblige à baisser la tête ;
 Cependant que¹ mon front, au Caucase pareil,
 Non content d'arrêter les rayons du soleil,
 Brave l'effort de la tempête.
 Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
 Encor² si vous naissiez à l'abri du feuillage
 Dont je couvre le voisinage,
 Vous n'auriez pas tant à souffrir ;
 Je vous défendrais de l'orage ;
 Mais vous naissez le plus souvent
 Sur les humides bords des royaumes du vent.
 La nature envers vous me semble bien injuste.
 — Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
 Part d'un bon naturel³ ; mais quittez ce souci⁴ :

Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ;
 Je plie et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
 Contre leurs coups épouvantables
 Résisté sans courber le dos ;
 Mais attendons la fin., Comme il disait ces mots,
 Du bout de l'horizon accourt avec furie
 Le plus terrible des enfants
 Que le nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
 L'arbre tient bon⁵; le roseau plie.
 Le vent redouble ses efforts,
 Et fait si bien qu'il déracine
 Celui de qui la tête au ciel était voisine,
 Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

LA FONTAINE

Questions.

De quoi se vantait le chêne ? Pourquoi fut-il déraciné plus
 que le roseau ? Quelle est la morale de cette fable ? Quels
 sont les passages qui vous ont le plus frappé dans cette fable par
 la beauté de la forme ?

8. La jeune Captive¹.

[André Chénier fut emprisonné sous la Terreur (1793 - 1794). Dans la prison Saint-Lazare il se rencontra avec une jeune femme qui lui inspira la pièce de vers suivante.]

L'épi naissant² mûrit, de la faux respecté;
 Sans crainte³ du pressoir, le pampre, tout l'été,
 Boit les doux présents de l'aurore⁴ ;
 Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
 Quoi que l'heure présente⁵ ait de trouble et d'ennui,
 Je ne veux point mourir encore.

"Qu' un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort;
 Moi, je pleure et j'espère ; au noir souffle du Nord
 Je plie et relève ma tête.

S'il est des jours amers, il en est de si doux !
 Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts ?
 Quelle mer n'a point de tempête ?

"L'illusion⁶ féconde habite dans mon sein ;
 D'une prison sur moi les murs pèsent en vain ;
 J'ai les ailes de l'espérance.

Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
 Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel⁷
 Philomèle⁸ chante et s'élançe.

*Est-ce à moi de mourir⁹ ? Tranquille je m'endors,
 Et tranquille je veille ; et ma veille¹⁰ aux remords
 Ni mon sommeil ne sont en proie ;
 Ma bienvenue¹¹ au jour me rit dans tous les yeux ;
 Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux
 Ranime presque de la joie.

"Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
 Je pars, et des ormeaux¹² qui bordent le chemin¹³
 J'ai passé les premiers à peine.
 Au banquet de la vie à peine commencé,
 Un instant seulement mes lèvres ont pressé
 La coupe en mes mains encor pleine.

“Je ne suis qu’au printemps¹⁴, je veux voir la moisson¹⁵ ;
 Et, comme le soleil, de saison en saison,
 Je veux achever mon année¹⁶.
 Brillante sur ma tige, et l’honneur du jardin¹⁷,
 Je n’ai vu luire encore que les feux du matin ;
 Je veux achever ma journée.,,

Ainsi, triste et captif¹⁸, ma lyre toutefois
 S’éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
 Ces vœux d’une jeune captive ;
 Et, secouant le joug¹⁹ de mes jours languissants,
 Aux douces lois des vers²⁰ je pliais les accents
 De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
 Feront à quelque amant des loisirs studieux²¹
 Chercher quelle fut cette belle :
 La grâce décorait son front et ses discours,
 Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours²²
 Ceux qui les passeront près d’elle²³.

ANDRÉ CHÉNIER

Questions.

Qui est cette jeune captive ? Pourquoi ne veut-elle pas mourir encore ? Que veut-elle achever ? Quels sentiments éprouvait le poète en écoutant ses plaintes ?

9. Souvenirs d'enfance.

Ces bruyères, ces champs, ces vignes, ces prairies,
 Ont tous leurs souvenirs et leurs ombres chéries.
 Là, mes sœurs folâtraient, et le vent dans leurs jeux
 Les suivait en jouant avec leurs blonds cheveux ;
 Là, guidant les bergers aux sommets des collines,
 J'allumais des bûchers de bois morts¹ et d'épines,
 Et mes yeux, suspendus aux flammes du foyer,
 Passaient heure après heure à les voir ondoyer.
 Là, contre la fureur de l'aquilon rapide,
 Le saule caverneux nous prêtait son tronc vide,
 Et j'écoutais siffler, dans son feuillage mort,
 Des brises dont mon âme a retenu l'accord.
 Voilà le peuplier qui, penché sur l'abîme,
 Dans la saison des nids nous berçait sur sa cime,
 Le ruisseau dans les prés, dont les dormantes eaux²
 Submergeaient lentement nos barques de roseaux,
 Le chêne, le rocher, le moulin monotone,
 Et le mur au soleil où, dans les jours d'automne,
 Je venais, sur la pierre, assis près des vieillards,
 Suivre le jour qui meurt³ de mes derniers regards.
 Tout est encor debout ; tout renaît à sa place ;
 De nos pas sur le sable on suit encore la trace,
 Rien ne manque à ces lieux qu'un cœur pour en jouir :
 Mais, hélas ! l'heure baisse et va s'évanouir.
 La vie a dispersé, comme l'épi sur l'aire,
 Loin du champ paternel les enfants et la mère,
 Et ce foyer chéri ressemble aux nids déserts
 D'où l'hirondelle a fui pendant de longs hivers.
 Déjà l'herbe qui croît sur les dalles antiques
 Efface autour des murs les sentiers domestiques,
 Et le lierre, flottant comme un manteau de deuil,
 Couvre à demi la porte et rampe sur le seuil.

LAMARTINE

NOTICES

SUR LES AUTEURS CITÉS DANS CE VOLUME

Molière.—Fils d'un tapissier, Jean-Baptiste Poquelin, connu sous le nom de *Molière*, naquit à Paris en 1622. Sa famille le destinait au barreau; mais, entraîné vers le théâtre par une vocation irrésistible, Molière se fit comédien. Pendant 12 ans, il parcourut la province avec une troupe qu'il avait formée, jouant de petites pièces qu'il composait lui-même pour la plupart. En 1658 il se fixa à Paris où son talent d'auteur comique le plaça bientôt au premier rang parmi les plus grands écrivains de cette époque. En quinze ans, Molière donna au théâtre plus de trente pièces, dont la moitié sont des chefs-d'œuvre. Il jouit jusqu'à sa mort de la faveur et de la protection de Louis XIV, et fut intimement lié avec les plus grands hommes de son temps. Il mourut pendant la quatrième représentation du *Malade imaginaire*, le 17 février 1673.



Ses principales pièces sont : *les Précieuses ridicules*, *l'École des femmes*, *Tartuffe*, *le Misanthrope*, *l'Avare*, *le Bourgeois gentilhomme*, *les Fourberies de Scapin*, *le Médecin malgré lui*, *les Femmes savantes*, *le Malade imaginaire*, etc.

Molière est le plus grand auteur comique français. Nul ne peut lui être comparé pour le relief des caractères, la haute originalité, la verve jaillissante, le naturel, le bon sens. Il a peint les travers, les défauts, les vices de ses contemporains avec tant de vérité et de profondeur, que ses personnages restent aujourd'hui aussi vrais et aussi vivants qu'au XVII^e siècle. Aussi Molière est-il considéré aujourd'hui comme un des génies les plus étonnants que l'humanité ait jamais produits.

La Fontaine (1621—1695), né à Château-Thierry, illustre poète français. Il donna pendant sa longue carrière littéraire des comédies, des ballets, des odes, des chansons, des épigrammes, etc.; mais ses fables immortelles lui ont donné une popularité sans égale dans les lettres françaises; presque toutes sont des chefs-d'œuvre.



La Fontaine vécut dans l'intimité des grands seigneurs et fut lié d'une étroite amitié avec les plus grands génies du siècle.

Blaise Pascal (1623—1662) est à la fois un grand savant et l'un des plus grands écrivains français. Très jeune encore, il prit place parmi les grands mathématiciens. Mais sa santé précaire tourna toutes ses facultés vers la religion, pour laquelle il abandonna les sciences: il se retira à Port-Royal* et se consacra tout entier aux exercices de piété. C'est dans cette retraite qu'il composa ses *Lettres provinciales* (1656), écrites pour défendre les religieux de Port-Royal contre leurs adversaires.



Pascal travaillait à un grand ouvrage sur le christianisme, lorsque la mort le surprit à l'âge de trente-neuf ans. Les fragments de cet ouvrage trouvés dans ses papiers ont été publiés plus tard sous le titre de *Pensées*.

Boileau Despréaux (1636—1711) est né à Paris. En 1666 il débuta par des *Satires*. Puis il écrivit successivement ses *Épîtres*, le *Lutrin*, poème héroï-comique, et l'*Art poétique*.

Dans ses *Satires*, Boileau défend le bon sens, le bon

**Port-Royal*: abbaye de femmes bernardines, près de Chevreuse (Seine-et-Oise), où séjournèrent plusieurs savants solitaires qui composèrent d'excellents ouvrages d'enseignement. L'abbaye fut fermée par ordre de Louis XIV, en 1705.

goût, les écrivains de mérite et leurs œuvres contre les mauvais poètes qui étaient alors à la mode. Dans ses *Épîtres*, il exprime souvent avec force d'utiles vérités morales. Dans l'*Art poétique*, il explique ce que sont les chefs-d'œuvre des grands écrivains du XVII^e siècle et il donne à tous les écrivains d'utiles conseils.



La critique de Boileau, aussi exacte que sévère, exerça la plus heureuse influence sur les écrivains contemporains.

Montesquieu, né à la Brède, près de Bordeaux, en 1689, mourut à Paris en 1755. Ses principaux ouvrages sont les *Lettres persanes*, les *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, beau livre d'histoire philosophique, et l'*Esprit des lois*, un des ouvrages les plus importants du XVIII^e siècle.



Les ouvrages de Montesquieu le placent au premier rang des auteurs classiques, et des hommes dont l'esprit a influé sur l'esprit de leur nation. Son style est nerveux et précis, rempli d'expressions vives et fortes; mais sa diction est épigrammatique, hachée, et manque souvent d'harmonie.

J.-J. Rousseau (1712—1778) eut une enfance et une jeunesse très agitées. Il fut tour à tour commis greffier, apprenti graveur, vagabond courant la campagne, professeur de musique, précepteur, inventeur, etc. Devenu homme, il se signala par des œuvres qui eurent un retentissement considérable au XVIII^e siècle: *Émile*, *la Nouvelle Héloïse*, *le Contrat social*, *les Confessions*, qui exercèrent une influence profonde sur les hommes de la Révolution, puis sur les écrivains du XIX^e



siècle, et que nous lisons encore aujourd'hui avec profit.

Les écrits de J.-J. Rousseau révèlent des sentiments généreux exprimés dans une langue éloquente et persuasive.

André Chénier (1762—1794), fils d'un Français et d'une mère grecque, naquit à Constantinople. Adversaire du parti de Robespierre il est mort sur l'échafaud à trente-



deux ans. On s'accorde à reconnaître que s'il avait vécu davantage, il eût donné à la France un grand poète de plus. Un commerce assidu avec la muse grecque assouplit son talent et communiqua à son style une grâce exquise, qui se mariait heureusement avec une

tournure d'esprit éminemment française. Il a laissé des élégies, quelques idylles, des odes empreintes d'une délicatesse et d'une harmonie remarquables.

Béranger (1780—1857), d'abord ouvrier imprimeur, puis fixé douze ans dans des fonctions subalternes de bureaucratie ministérielle, ne voulut rien être que chansonnier, et ses chansons lui ont fait une place à part et assez haute dans la littérature du XIX^e siècle et lui ont conquis des amitiés parmi les plus illustres de ses contemporains.



Béranger est par excellence le chansonnier de la France, comme La Fontaine en est le fabuliste.



Casimir Delavigne (1793—1843), poète lyrique et dramatique, naquit au Havre. Il fut dans les *Messéniennes* le chantre du deuil et des malheurs de la France. Il réussit également au théâtre. Ses tragédies les plus estimées sont les *Vêpres Siciliennes* et *Louis XI*. La meilleure de ses comédies est *l'École des Vieillards*.

Alphonse de Lamartine (1790—1869) est le plus grand poète du XIX^e siècle après Victor Hugo. Il publia plusieurs livres de poésie: *Méditations poétiques*, son chef-d'œuvre, *Harmonies poétiques*, *Jocelyn*, *La Chute d'un ange*, qui eurent un succès immense, et de nombreux ouvrages en prose dont les plus célèbres sont *Le Tailleur de pierre de Saint-Point*, *Graziella*, *Raphaël*, *Voyage en Orient*, *L'Histoire des Girondins*. La poésie de Lamartine est riche d'imagination, d'enthousiasme, de tendresse, d'harmonie, d'originalité.



Lamartine a joué un rôle important dans la politique, soit comme député sous le gouvernement de Louis-Philippe, soit comme membre du gouvernement provisoire sous la République de 1848. Il a été l'un des orateurs célèbres de son temps.

Adolphe Thiers (1797—1877) fut homme d'action plus qu'homme de pensée. Durant plus d'un demi-siècle, de 1820 à sa mort, son nom est inscrit à chaque page de l'histoire de France. Avocat à Aix (1820), il vint à Paris, fonda le *National* (1830), contribua à l'établissement de la monarchie de juillet, devint ministre en 1832, président du conseil en 1836 et en 1840. Nommé chef du pouvoir exécutif, puis président de la République par l'Assemblée nationale en 1871, il attacha son nom à la libération du territoire.



Thiers fut un admirable orateur. Comme historien, il s'est fait remarquer par deux ouvrages: *l'Histoire de la Révolution française*, et *l'Histoire du Consulat et de l'Empire*.

Son style est remarquable par la clarté et la précision.

Victor Hugo, né à Besançon en 1802, est le plus illustre des poètes français du XIX^e siècle. Fils d'un général du

1^{er} Empire, il passa son enfance en Italie et en Espagne, où la guerre avait conduit son père. A vingt ans, il publia ses *Odes et Ballades*, et aussitôt il fut considéré comme un rival de Lamartine. Il donna ensuite les *Orientales*, les *Feuilles d'automne*, les *Chants du crépuscule*, les *Voix intérieures*, les *Rayons et les Ombres*, et un roman, *Notre-Dame de Paris*, son chef-



d'œuvre en prose. Ses poésies excitèrent un immense enthousiasme, et le placèrent rapidement, par la splendeur du coloris, la profondeur du sentiment, la magnificence et le grandiose des images, à la tête de la nouvelle école romantique.

Victor Hugo entreprit de révolutionner le théâtre. Ses drames *Cromwell*, *Hernani*, *Marion Delorme*, *le Roi s'amuse*, *Ruy Blas*, etc., provoquèrent des enthousiasmes et des haines qui se traduisirent aux représentations de ces pièces par de vraies batailles.

Membre de l'Académie française et pair de France, Victor Hugo entra, après la Révolution de 1848, à la Constituante et à la Législative, où il se montra l'éloquent défenseur de la liberté.

Après le coup d'État du 2 décembre 1851, le poète dut quitter la France; il se fixa à Jersey, puis à Guernesey, où il composa toute une nouvelle série d'œuvres: *Les Châtiments*, *Les Contemplations*, *La Légende des siècles*, *Les Misérables*, *Les Travailleurs de la mer*, etc.

Rentré en France après le 4 septembre 1870, le poète vécut à Paris, objet d'un culte universel. Lorsqu'il mourut (1885), la France lui fit de magnifiques funérailles; ses restes ont été déposés au Panthéon.

NOTES EXPLICATIVES

Le naufrage du Normandy (Page 3).

1. De son côté, ἀφ' ἑτέρου.—2. On eût dit, θὰ ἔλεγέ τις.

Un rêve de bonheur (Page 11).

1. Me bâtir une ville à la campagne, νὰ οἰκοδομήσω εἰς τὴν ἐξοχὴν ἔπαυλιν ἢ ὁποῖα νὰ ἔχη ὅλην τὴν πολυτέλειαν πόλεως.—2. Je lui préférerais, θὰ ἐπροτίμων ἀπὸ αὐτήν.—3. Qu'on ne couvre pas, διότι δὲν στεγάζουν.—4. Et que, καὶ διότι.—5. Les fruits, ὑπονοεῖται laissés.

Passage du Saint-Bernard par l'armée française (Page 19).

1. Saint-Remy: ἀπὸ τοῦ χωρίου τούτου ἤρχιζον οἱ χαραγμένοι δρόμοι.—2. Faire un faux pas, ὀλισθαίνω, παραπατῶ.—3. On fit d'abord voyager, κατ' ἀρχὰς ἐξαπέστειλαν.—4. Pour cette partie, ὅσον ἀφορᾷ τὸ τμήμα ἐκείνο.—5. Qu'il n'eût assisté de ses propres yeux, ἂν δὲν συμπαραστάει ἰδίοις ὄμμασιν.—6. Le 20: τὴν 20ὴν Μαΐου 1800.—7. Les arts l'ont dépeint: ὑπαινίσσεται τὴν εἰκόνα τοῦ Γάλλου ζωγράφου David παριστῶσαν τὸν Ναπολέοντα διαβαίνοντα τὰς Ἄλπεις ἐπὶ θυμοειδοῦς ἵππου.—8. Se faisait conter, τὸν ἔκαμνε νὰ τοῦ διηγῆθῃ.—9. Lui faisait donner, διέτασσε νὰ τοῦ δώσουν.—10. Ne serait-ce que, ἔστω καί.—11. Comme une manière de mériter celui..., ἵνα τρόπον τινὰ καταστή ἄξια ἐκείνου (τοῦ ἀγαθοῦ).

Les voyages à pied (Page 30).

1. Tout fait, ἄτοιμος.—2. Fouler aux pieds, ποδοπατῶ.—3. Philosophes de ruelles: ruelles, ἄλλοτε, κοιτῶνες τῶν κομπολόγων γυναικῶν, ἔνθα αὐται ἐδέχοντο ἐπισκέψεις καθήμεναι ἐπὶ τῆς κλίνης των.

Intelligence et instinct (Page 36).

1. Il y a mille ans, πρὸ χιλίων ἐτῶν.—2. Et que, καὶ διότι.

Guerre d'Annibal (Page 42).

1. Tésin, Τίκινος, ποταμός τῆς Ἰταλίας ἐκβάλλων εἰς τὸν Πάδον· ὁ Ἀννίβας ἐνίκησε τὸν Σκιπίωνα παρὰ τὸν Τίκινον τῷ 218 π.Χ.—2. Trébies, Τρεβίας, παραπόταμος τοῦ Πάδου· ὁ Ἀννίβας ἐνίκησε τὸν ὕπατον Σεμπρώνιον παρὰ τὸν Τρεβίαν τῷ 218 π.Χ.—3. Trasimène, Τρασιμένη λίμνη τῆς ἀρχαίας Τυρρηνίας· ὁ Ἀννίβας ἐνίκησε τὸν ὕπατον Φλαμίνιον παρὰ τὴν Τρασιμένην τῷ 217 π.Χ.—4. Cannes, Κάνναι, πόλις τῆς Ἀπουλίας· ὁ Ἀννίβας ἐνίκησε κατὰ κράτος τοὺς Ρωμαίους ἐν Κάνναις τῷ 216 π.Χ.—5. Pyrrhus: Πύρρος, βασιλεὺς τῆς Ἡπείρου.—7. Térentius Varron: Τερέντιος Οὐάρρων, Ρωμαῖος ὕπατος, συνάρχων τοῦ Αἰμιλίου Παύλου κατὰ τὴν ἐν Κάνναις μάχην.—7. Venouse, Βενυσία, ἡ σημερινὴ Venosa, πόλις τῆς Ἀπουλίας.—8. Caroue, Καπύη, πόλις τῆς νοτιοῦ Ἰταλίας.—9. Scirion, Σκιπίων ὁ Ἀφρικανός.—10. Il donna une bataille: ἐννοεῖ τὴν ἐν Ζάμα τῆς Ἀφρικῆς μάχην συγκροτηθεῖσαν τῷ 202 π.Χ.—11. Massinisse, Μασσανάσης, βασιλεὺς τῆς Νουμιδίας, σύμμαχος τῶν Ρωμαίων.

Le pêcheur et la pieuvre (Page 46).

1. Se sentit saisir le bras, ἠσθάνθη ὅτι ἤρπασαν τὸ χέρι του.—2. En moins d'une seconde, εἰς διάστημα ὀλιγώτερον ἐνὸς δευτερολέπτου.

De l'état de la Grèce, de la Macédoine et de l'Égypte, après la conquête de Carthage par les Romains (Page 51).

1. Prenaient le moins de part qu'ils pouvaient, μετείχον ὅσον ἠδύναντο ὀλιγώτερον, ἐλάχιστα μετείχον.—2. Pour qu'il fût facile, ὥστε νὰ ἦτο εὐκόλον.—3. Leur république se maintenait dans l'anarchie même: κατὰ τὸν ἱστορικὸν Πολύβιον, οἱ δικασταί, ἵνα φανῶσιν ἀρεστοὶ εἰς τὸ πλῆθος, δὲν ἤνοιγον τὰ δικαστήρια· οἱ θνήσκοντες ἐκληροδοτοῦν εἰς τοὺς φίλους των τὰ ὑπάρχοντά των ἵνα τὰ σπαταλήσουν εἰς συμπόσια.—4. Sans alliés: οἱ Ἀθηναῖοι οὐδεμίαν εἶχον συμμαχίαν μετὰ τῶν ἄλλων λαῶν τῆς Ἑλλάδος.—5. A la journée des Cynocéphales: κατὰ τὴν ἐν Κυνὸς Κεφαλαῖς τῆς Θεσσαλίας μάχην, συγκροτηθεῖσαν τῷ 197 π. Χ.—6. Au traité le plus infâme: ὁ Ἀντίοχος ἠναγκάσθη νὰ δεχθῆ τοὺς βαρυτάτους

όρους τῆς εἰρήνης, ἦτοι νὰ ἐγκαταλείψη πᾶσαν τὴν ἐντεῦθεν τοῦ Ταύρου χώραν, νὰ παραδώσῃ πάντας τοὺς αἰχμαλώτους, τοὺς ἐλέφαντας καὶ τὸν στόλον αὐτοῦ, πλὴν δέκα πλοίων, καὶ νὰ πληρώσῃ 16.000 τάλαντα ἐντὸς δωδεκαετίας. — 7. On ne peut douter..., δὲν δύναται τις ν' ἀμφιβάλῃ ὅτι ἄνδρες οὕτω ἐξησκημένοι ἦθελον ἔχει... — 8. Faire la guerre à qui que ce fût, νὰ κάμουν πόλεμον ἐναντίον ὁποιουδήποτε.

La charge des cuirassiers (Page 57).

1. Lefebvre-Desnouettes, Γάλλος στρατηγὸς (1737—1822). — 2. Moskowa, ποταμὸς τῆς κεντρικῆς Ρωσίας. — 3. Murat, γαμβρὸς τοῦ Ναπολέοντος, γενναῖος στρατηγὸς (1767—1815). — 4. Ney, γενναῖος Γάλλος στρατηγὸς, ἐπικληθεὶς ὑπὸ τοῦ Ναπολέοντος ὁ *Γενναῖος τῶν γενναίων* (1769—1815).

Le présent (Page 65).

1. Se tenir à quelque chose, ἀρκοῦμαι, εὐχαριστοῦμαι εἰς τι. — 2. Au seul, ἐννοεῖται temps. — 3. Que chacun examine, ἄς ἐξετάσῃ ἕκαστος.

L'amour-propre (Page 65).

1. Que d'en être plein, νὰ εἶνέ τις κατειλημμένος ὑπ' αὐτῶν. — 2. Étant juste, διότι εἶνε δίκαιον. — 3. À notre avantage, ὑπὲρ ἡμῶν. — 4. Être estimés d'eux, νὰ θεωροῦμεθα ὑπ' αὐτῶν.

L'Avare. Acte Ier. Scène III (Page 70).

1. Maître juré filou: οἱ ἐπαγγελματίαι ἀπετέλουν ἄλλοτε σωματεῖα τῶν ὁποίων τὰ μέλη ἐκαλοῦντο maîtres, ἐπειδὴ δὲ ὠρκίζοντο εἰσερχόμενα εἰς τὸ σωματεῖον, ἐκαλοῦντο maîtres jurés. Ὁ Φιλάργυρος ἀποκαλεῖ ἀστειολόγως τὸν La Flèche maître juré filou, ὡς ἐὰν οἱ κλέπται ἀπετέλουν καὶ αὐτοὶ σωματεῖον εἰς τὸ ὁποῖον ὁ La Flèche εἶχε γίνει maître, ὡς τέλειος εἰς τὴν λωποδυτικὴν. — 2. Gibier de potence, ἄνθρωπος τῆς κρεμάλας. — 3. Ce que bon me semble, ὅ,τι θέλω. — 4. Ne serais-tu point homme, μήπως τῶχεις γιὰ τίποτε νὰ... — 5. Je te baillerai par les oreilles, je te donnerai par les oreilles, θὰ σοῦ δώσω στ' αὐτιά, θὰ σὲ δείρω. — 6. Qui se sent morveux se mouche, ὅποιος ἔχει τὴ μυῖγα μυιγιάζεται.

L'Avare. Acte III. Scène Ière (Page 75).

1. Les armes à la main: υπαινίσσεται τὸ σάρωθρον.—
2. Quelle diantre de cérémonie est-ce là? ἔννοεῖ τὴν μεταμφίεσιν τοῦ maître Jacques.—
3. Érée de chevet: ἐγχειρίδιον, ξίφος τιθέμενον τὴν νύκτα ὑπὸ τὸ προσκεφάλαιον ἵνα εἶνε πάντοτε πρόχειρον, μεταφορικῶς δέ: ἐπιχείρημα, λόγος τὸν ὁποῖον ἔχει τις πάντοτε εἰς τὸ στόμα δι' ὅλας τὰς περιστάσεις.—
4. De manger avec excès: ὁ Βαλέριος, ἐνδομύχως, περιπαίζει τὸν Φιλάργυρον διὰ τὰ ἐξοργίσῃ ὅμως τὸν maître Jacques, προσποιεῖται ὅτι συμφωνεῖ μὲ τὸν Φιλάργυρον.

L'Avare. Acte III. Scène Ière (Page 75).

1. Son prochain: ἡ πρὸς τοὺς ἵππους ἀγάπη τοῦ maître Jacques φθάνει μέχρι τοῦ ν' ἀποκαλῆ αὐτοὺς *πλησίον* αὐτοῦ.—
2. Nous fera-t-il ici besoin, θὰ μᾶς χρειασθῇ ἐδῶ.—
3. Je ne saurais souffrir, δὲν ἠμπορῶ ν' ἀνεχθῶ.—
4. Quatre-temps, νηστεία τριήμεροι, παρὰ Καθολικοῖς, κατὰ τὰς ἀρχὰς ἐκάστης τῶν τεσσάρων ὥρων τοῦ ἔτους.—
5. Les vigiles, τὰς παραμονὰς τῶν ἑορτῶν ἢ Ἐκκλησία παραγγέλλει νηστείας καὶ κατὰ τὰς παραμονὰς τῶν ἑορτῶν.

L'Avare. Acte IV. Scène VII (Page 86).

1. Au voleur! πιάστε τὸν κλέπτην!—
2. Qui que ce soit qui ait fait le coup, ὁποιοσδήποτε καὶ ἂν ἔκαμε τὴν κλοπὴν.—
3. Que de gens assemblés! τοὺς θεατὰς βλέπει καὶ δεικνύει ὁ Φιλάργυρος.

L'Avare. Acte V. Scène II (Page 90).

1. Je m'en vais revenir, θὰ ἐπιστρέψω ἀμέσως.—
2. Qu'on me l'égorge, τὰ μοῦ τὸ σφάξουν, ἔννοεῖ τὸ χοιρίδιον.—
3. Monsieur est de votre souper? ὁ κύριος ἀπ' ἐδῶ — δεικνύει τὸν ἀστυνόμον— θὰ μετὰσχη τοῦ δείπνου σας;—
4. Je lui ai vu, τὸν εἶδα ποῦ ἐκρατοῦσε, ποῦ εἶχε.—
5. Pour ce qu'elle contient, ὡς πρὸς τὸ περιεχόμενον της.—
6. Ne sauriez-vous m'aider à dire? δὲν ἠμπορεῖτε νὰ μὲ βοηθήσετε νὰ τὸ εἰπῶ;

L'Avare. Acte V. Scène VI (Page 95).

1. 'A celui de sa mère, με τήν (συγκατάθεσιν) τῆς μητρὸς αὐτῆς, τῆς Μαριάννας.—2. Dont vous avez à m'obtenir, ἀπὸ τὸν ὁποῖον πρέπει νὰ με ζητήσετε, τοῦ ὁποίου πρέπει νὰ ζητήσετε τὴν συγκατάθεσιν διὰ νὰ με νυμφευθῆτε.—3. Pour dire vrai, διότι εἶπα τὴν ἀλήθειαν.—4. Pour mentir, διότι εἶπα ψεύματα.

Le loup et la cigogne (Page 98).

1. Frairie, εὐωχία· être de frairie, εὐωχοῦμαι, παρευρίσκομαι εἰς συμπόσιον.—2. Qu'il pensa: τὸ ρῆμα penser, ἀκολουθούμενον ὑπὸ ἀπροθέτου ἀπαρεμφάτου, σημαίνει: μικροῦ δεῖν, ὀλίγον ἔλειψε, παρ'ὀλίγον.—3. Perdre la vie, ἀποθνήσκω.—4. Pour un si bon tour, διὰ τόσον ἐπιδειξίαν ἐργασίαν.

Le voyage imaginaire (Page 100).

1. Lutèce, Λουτεκία, ἀρχαῖον ὄνομα τῶν Παρισίων.—2. Mes yeux devraient s'ouvrir, ἔπρεπε ν' ἀνοίξουν οἱ ὀφθαλμοί μου, ἔπρεπε νὰ γεννηθῶ.—3. En vain..., εἰς μάτην μοῦ μεταφράζουν, δὲν ὑπάρχει λόγος νὰ μοῦ μεταφράζουν τὸν "Ὀμηρον, ἀφοῦ ἐγὼ ὑπῆρξα ἄλλοτε "Ἕλλην.—4. Pythagore a raison, ἔχει δίκαιον ὁ Πυθαγόρας πιστεύων τὴν μετεμψύχωσιν, δηλ. πιστεύω τὴν μετεμψύχωσιν τοῦ Πυθαγόρου, ἀφοῦ αἰσθάνομαι ὅτι ἔχω "Ἑλληνικὴν καρδίαν ἂν κ' ἐγεννηθῆην Γάλλος.—5. J'encensai, ἐθυμίασα, ἀντὶ ἐθαύμασα.—6. Qu'un seul jour, εἶθε μίαν μόνην ἡμέραν.—7. Thrasybule, οἱ νέοι Θρασύβουλοι, οἱ ἐφάμιλλοι τοῦ Θρασυβούλου.—8. Là-bas, ἐκεῖ κάτω, εἰς τὴν "Ελλάδα.—9. Barbare: λέγει ἑαυτὸν ὡς Κελτὸν βάρβαρον, κατὰ τὴν ἀρχαίαν θεωρίαν: πᾶς μὴ "Ἕλλην ἐστὶ βάρβαρος.—10. Avare, φιλάργυρος, φειδωλός, ὁ μακρὰν τῆς "Ελλάδος οὐρανός, ὡς μὴ παρέχων φῶς, θερμότητα, κλπ.

L'enfant grec (Page 101).

1. Ces cheveux qui du fer n'ont pas subi l'affront, αὐτὰ τὰ μαλλιά ποῦ δὲν τὰ ἔχει ἐγγίσει ἡ κόψις τοῦ ψαλιδιοῦ.—2. Iran: κατὰ τὰς Μουσουλμανικὰς παραδόσεις, εἰς

τὴν Περσίαν (Ἴραν) εὐρίσκεται τὸ τρομερὸν φρέαρ διὰ τοῦ ὁποίου κατέρχονται εἰς τὸν Ἄδην. Τὸ σκοτεινὸν ἐκεῖνο βάραθρον περιβάλλεται ὑπὸ παντοδαπῶν ἀνθέων· θαυμαστὸν δένδρον, τὸ tuba, σκεπάζει τὸ βάραθρον μὲ τὴν πελωρίαν σκιάν του.

Aux ruines de la Grèce païenne (Page 103).

1. Taygète, Ταῦγετος.—2. Rénée, ὁ Πηνειὸς ποταμὸς.—3. Tempé, τὰ Τέμπη τῆς Θεσσαλίας.—4. Athène: τὸ s τοῦ Athènes εἰς τὴν ποίησιν δύναται ν' ἀποκοπῆ.—5. Mars, ὁ Ἄρης.—6. Neptune, ὁ Ποσειδῶν.—7. Prêter l'oreille, τείνω τὸ οὔς.—8. D'heureux présage, εὐοίωνος.

Le bûcheron et la Mort (Page 105).

1. Le dos chargé de bois, φορτωμένος ξύλα.—2. Tout en eau, κάθιδρος.—3. Las de souffrir, βαρυνθεὶς νὰ ὑποφέρῃ.—4. Que de s'en voir accablé de nouveau, παρὰ νὰ ἴδῃ ἑαυτὸν καταπονούμενον πάλιν ὑπ' αὐτοῦ (τοῦ φορτίου), παρὰ νὰ τὸ ξαναφορτωθῆ.

Le chêne et le roseau (Page 106).

1. Cependant que: σήμερον θὰ ἐλέγετο tandis que ἐνῶ.—2. Encor si, ἐὰν τοῦλάχιστον.—3. Part d'un bon naturel, ἀπορρέει, προέρχεται ἀπὸ καλωσύνην.—4. Quittez ce souci, ἀπόβαλε αὐτὴν τὴν φροντίδα, μὴ σὲ νοιάζῃ γι' αὐτό.—5. Tient bon, βαστᾷ καλά.

La jeune Captive (Page 108).

1. La jeune Captive: ἐννοεῖ τὴν δεσποινίδα de Coigny, διάσημον διὰ τὸ πνεῦμα καὶ τὴν καλλονὴν της.—2. L'éri naissant, ὁ ἀρτιφυῆς, ὁ τρυφερὸς στάχυς.—3. Sans crainte du pressoir, χωρὶς νὰ φοβῆται μήπως τὸν κόψουν καὶ τὸν βάλουν εἰς τὸν ληνόν.—4. Les doux présents de l'aurore, τὰ γλυκὰ δῶρα τῆς αὐγῆς, τὴν δρόσον.—5. Quoi que l'heure présente..., ὅσην καὶ ἂν ἔχη παραχὴν καὶ θλίψιν ἢ παροῦσα ὦρα.—6. L'illusion féconde..., ἡ γόνιμος ἀπάτη κατοικεῖ εἰς τὴν καρδίαν μου, δηλ. ὡς νέα, ὅλα τὰ βλέπω ὑπὸ ἐπα-

γωγὰ χρώματα.—7. Aux campagnes du ciel, εἰς τὸν ἀέρα.
 —8. Philomèle, ἡ Φιλομήλα, ἡ ἀηδών.—9. Est-ce à moi
 de mourir? πρέπει ἐγὼ ν'ἀποθάνω;—10. Et ma veille...
 ἀναστροφή ἀντὶ μα veille ni mon sommeil ne sont en
 proie aux remords, δὲν κατατρίχονται ὑπὸ τύψεων συνει-
 δότος.—11. Ma bienvenue au jour me rit dans tous les
 yeux, ὅταν ἐξυπνῶ, ὅλοι οἱ ὀφθαλμοὶ μου προσμειδιοῦν.—
 12. Des ormeaux, τῶν πετελεῶν: ἐννοεῖ τὰ ἔτη τῆς ἡλικίας
 της.—13. Qui bordent le chemin, αἱ ὁποῖαι φύονται παρὰ
 τὴν ὁδόν.—14. Au printemps, εἰς τὸ ἔαρ, εἰς τὴν νεότητα.—
 15. La moisson, τὸ θέρος, τὴν ὠριμον ἡλικίαν.—16. Mon
 année, τὸ ἔτος, δηλ. τὴν ἡλικίαν, τὰ ἔτη ὅλης τῆς ζωῆς
 μου.—17. L'honneur du jardin, τὸ ἀγλάισμα τοῦ κήπου.—
 18. Triste et captif, ἂν καὶ ἐγὼ ἤμην τεθλιμμένος καὶ δε-
 σμώτης.—19. Et secouant le joug..., καὶ ἀποτινάσσων τὸ
 βάρος τῆς φθινούσης ζωῆς μου.—20. Aux douces lois des
 vers..., εἰς τοὺς γλυκεῖς νόμους τῶν στίχων ὑπέτασσον τοὺς
 φθόγγους τοῦ στόματός της, δηλ. ἐστιχούργουν ὅσα ἐκείνη
 ἔλεγε.—21. 'A quelque amant des loisirs studieux, εἰς τινὰ
 ἀγαπῶντα τὰς φιλομαθεῖς τέρψεις, εἰς τινὰ φίλον τῆς μελέ-
 της.—22. Craindront de voir finir leurs jours, θὰ φοβοῦν-
 ται μήπως ἀποθάνουν.—23. Ceux qui les passeront près
 d'elle, ὅσοι ζήσουν πλησίον της.

Souvenirs d'enfance (Page 110).

1. Bois morts, ξηρὰ ξύλα.—2. Les dormantes eaux,
 τὰ στάσιμα, τὰ κίνητα νερά.—3. Le jour qui meurt, τὴν
 ἡμέραν ποὺ σβήνει, ποὺ δύνει.

TABLE DES MATIÈRES

LECTURES

	Pages		Pages
Le naufrage du Normandy (<i>Victor Hugo</i>)	3	Le pêcheur et la pieuvre (<i>Victor Hugo</i>)	46
Un rêve de bonheur (<i>Jean-Jacques Rousseau</i>)	11	De l'état de la Grèce, de la Macédoine et de l'Égypte, après la conquête de Carthage par les Romains (<i>Montesquieu</i>)	51
Passage du Saint-Bernard par l'armée française (<i>Thiers</i>)	19	La charge des cuirassiers (<i>Victor Hugo</i>)	57
Les voyages à pied (<i>Jean-Jacques Rousseau</i>)	30	Mort de Napoléon Ier (<i>Thiers</i>)	62
Intelligence et instinct (<i>Pascal</i>)	36	Le présent (<i>Pascal</i>)	65
Guerre d'Annibal (<i>Montesquieu</i>)	42	L'amour-propre (<i>Pascal</i>)	65

SCÈNES DE L'AVARE PAR MOLIERE

Analyse de la pièce	67	Acte IV—Scènes VI, VII	86
Acte premier— Scène III	70	Acte V— Scène première	88
Acte III — Scène première	75,81	Acte V — Scène II	90
		Acte V— Scène VI	95

POÉSIE LYRIQUE

Extase (<i>Victor Hugo</i>)	98	L'enfant grec (<i>Victor Hugo</i>)	101
Le loup et la cigogne (<i>La Fontaine</i>)	98	Aux ruines de la Grèce païenne (<i>C. Delavigne</i>)	103
Le voyage imaginaire (<i>Béranger</i>)	100		

Pages	Pages
Le bûcheron et la Mort (<i>Boileau</i>) . . . 105	La jeune Captive (<i>An- dré Chénier</i>) 108
Le chêne et le roseau (<i>La Fontaine</i>) . . . 106	Souvenirs d'enfance (<i>Lamartine</i>) 110

NOTICES BIOGRAPHIQUES

Molière 111	André Chénier . . . 114
La Fontaine 112	Béranger 114
Pascal 112	Casimir Delavigne . . 114
Boileau 112	Lamartine 115
Montesquieu 113	Thiers 115
J.-J. Rousseau . . . 113	Victor Hugo 115

COMPOSITION FRANÇAISE

Conseils généraux pour la rédaction 8	Règle pour les narra- tions 14
Construction de la phrase française 9	Descriptions 26
Narrations 14	Lettres 38

DEVOIRS DE COMPOSITION FRANÇAISE

Sujets à développer.

Utilité des forêts . . . 8	Faites le récit d'un acte de dévouement dont vous avez été témoin 15
Retour à la nature . . . 8	Une journée à la cam- pagne 15
Mourir au champ d'honneur 9	

Narrations.

Damon et Pythias . . . 14
Racontez un accident dont vous avez été témoin 15

Descriptions.

Décrivez votre école . 26
Décrivez votre classe . 26

Pages	Pages	
Description de la rue qui passe devant l'école	26	Lettres.
Description de la ville que vous habitez . .	27	Lettre à vos grands- parents à l'occasion du 1 ^{er} janvier
Décrivez une gare que vous connaissez . . .	27	38
La fête nationale du 25 mars.	27	Lettre à un frère qui n'a pas écrit depuis deux mois
Le printemps	33	38
L'été	33	Lettre au directeur de l'école
L'automne	33	39
L'hiver	33	Lettre de remercie- ment
Décrivez un lever de soleil	33	39
		Lettre d'invitation . .
		39
		Lettre pour décliner une invitation
		39

**POUR PARLER
ET POUR ÉCRIRE CORRECTEMENT**

Emploi de l'article dé- fini	10	Répétition des pro- noms <i>qui</i> et <i>que</i> . . .	29
Répétition de l'article défini	10	Pronoms démonstra- tifs	34
Place des adjectifs . .	16	<i>Ce</i> devant le verbe <i>être</i>	34
Compléments des ad- jectifs	17	Compléments du verbe	39
Pronoms personnels	27	Remarques sur les compléments du ver- be	40
Pronoms personnels répétés	28	Complément commun à plusieurs verbes	40
Pronoms relatifs	28	La préposition	41
Place du pronom re- latif	28	Répétition des prépo- sitions	41

B. 11
